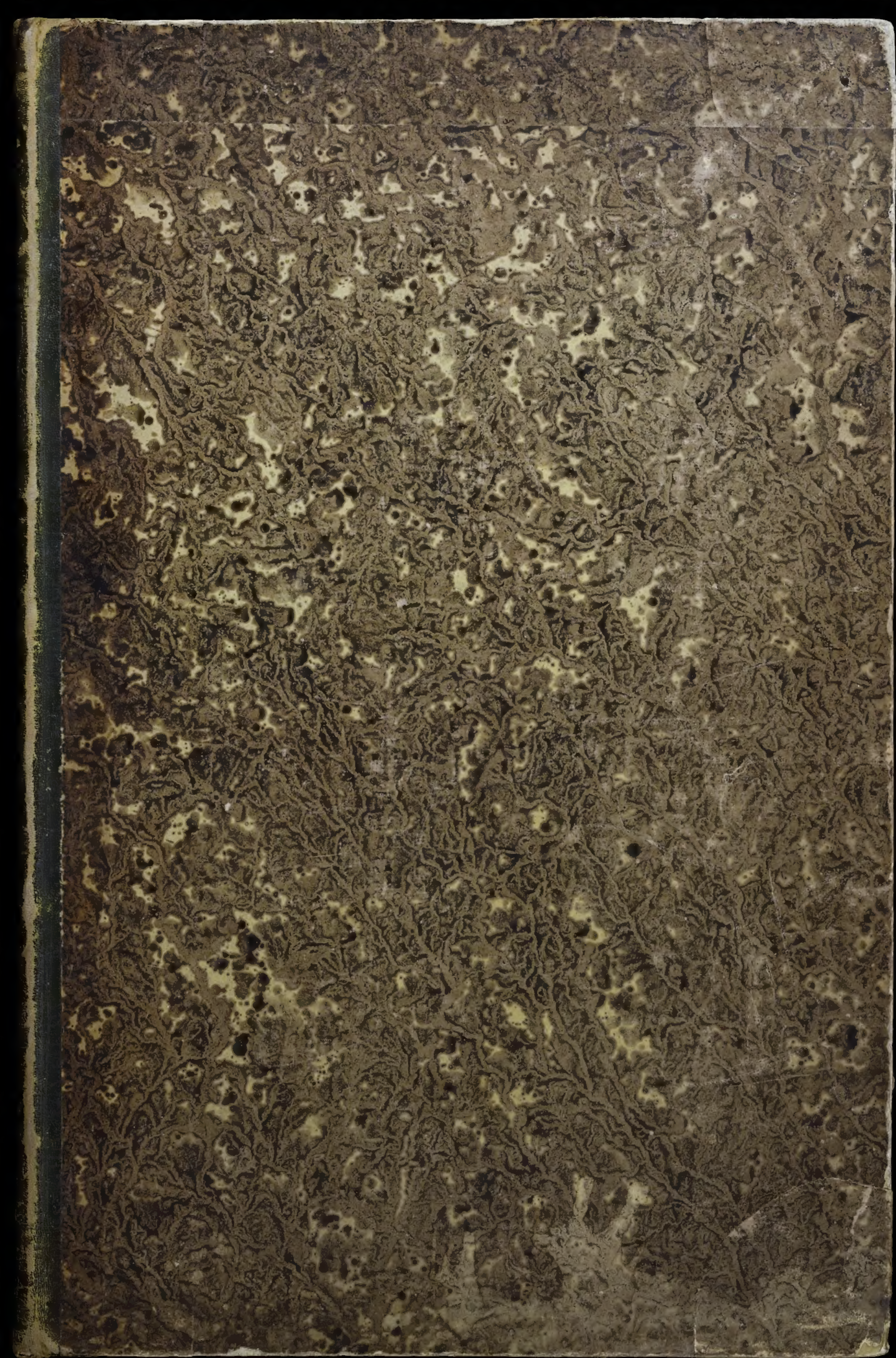


Carin Lindblom

1400:-
5

-1823-

VOYAGE
A L'OASIS DE SYOUAH.

VOYAGE
A L'OASIS DE SYOUAH,

RÉDIGÉ ET PUBLIÉ

PAR M. JOMARD,

MEMBRE DE L'INSTITUT ROYAL DE FRANCE (ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES),
CORRESPONDANT DE L'ACADÉMIE ROYALE DES SCIENCES DE BERLIN, etc. ;

D'APRÈS LES MATÉRIAUX RECUEILLIS

PAR M. LE CHEVALIER DROVETTI, CONSUL GÉNÉRAL DE FRANCE EN ÉGYPTE,
ET PAR M. FRÉDÉRIC CAILLIAUD, DE NANTES,
PENDANT LEURS VOYAGES DANS CETTE OASIS, EN 1819 ET EN 1820.

Quamvis Æthiopum populis Arabumque beatis
Gentibus atque Indis unus sit Jupiter Ammon,
Pauper adhuc deus est. . . . .

LUCAN., lib. IX.



PARIS,
DE L'IMPRIMERIE DE RIGNOUX.

M DCCC XXIII.

VOYAGE
A L'OASIS DE SYOUAH.

CHAPITRE PREMIER.

RELATION DES VOYAGES DE M. CAILLIAUD ET DE M. DROVETTI.

§. Ier. VOYAGE DE M. CAILLIAUD.

C'est le 10 décembre 1819 que M. Frédéric Cailliaud, de Nantes, accompagné de M. Letorzec, aspirant de la marine française, parvint à la ville de Syouah, après une marche pénible de dix-huit jours à travers les déserts situés à l'occident de l'Égypte[1]. Il était parti de la province du Fayoum avec une petite caravane composée de sept chameaux, sous la conduite d'un cheykh arabe, du nom de *Gouroum*[2] (le même qui avait accompagné M. Belzoni dans la petite oasis), et d'un habitant de Syouah, appelé Yousef, qui, par un heureux hasard, se trouvait au moment même à Medynet-el-Fayoum, et pouvait servir à la fois de guide et d'interprète[3]. Les voyageurs étaient munis de firmans de Mohammed-Aly Pacha, vice-roi d'Égypte.

A peine la tente fut-elle dressée devant la ville, que les principaux chefs du pays se rendirent au divan, suivis d'une foule nombreuse, inquiétés par l'aspect des étrangers. On sait, par les récits de Browne et de Hornemann, jusqu'où va l'inquiète susceptibilité des gens de Syouah à l'égard des voyageurs. M. Cailliaud est appelé sur-le-champ avec Yousef; introduit dans l'assemblée, on le place au milieu des cheykhs: il présente le firman du vice-roi au cheykh Aly, l'un des principaux, homme qui avait été élevé au Kaire. Le renom de ce prince, dès long-temps parvenu dans ce canton reculé, faisait craindre aux habitans d'éprouver la puissance de ses armes : c'était la première occasion qui se présentait, depuis dix ans, de lui montrer de la déférence, ou de braver son autorité.

Aly n'ayant pas compris le contenu du firman, manifesta l'intention de l'envoyer au Kaire pour en mieux connaître le sens; à quoi M. Cailliaud consentit volontiers : mais, réflexion faite, les cheykhs y renoncèrent d'eux-mêmes; et alors une vive discussion

[1] Ces détails du voyage de M. Cailliaud sont extraits des notes qu'il a bien voulu me communiquer à son dernier retour d'Égypte.

[2] Il est appelé *Groumar* dans la relation de M. Belzoni.

[3] La langue du pays est également ignorée des Arabes et des Égyptiens; mais l'arabe se parle couramment à Syouah, et sert dans les transactions.

s'engagea entre eux. Après de longs débats, continués pendant deux séances, le divan prononça que les voyageurs, accompagnés par des personnes de son choix, seraient libres de visiter les antiquités du pays, excepté celles de l'*île Arachyeh*, endroit mystérieux, dont l'accès est interdit à tout étranger : « Nous péririons, dirent les « chefs, plutôt que de vous laisser pénétrer dans cette île. »

Le soir même de l'arrivée des voyageurs, on annonça l'événement dans la ville et dans tout le canton, et l'on publia en même temps la défense à tout habitant de les troubler ou de leur faire aucune demande d'argent, sous peine d'une amende de cent soixante mesures de dattes (environ deux quintaux). Une amende beaucoup plus forte fut prononcée contre quiconque leur adresserait des injures [1].

Pendant qu'ils se montraient exigeans et soupçonneux pour les Européens, les gens de Syouah témoignaient de l'empressement pour Ismâyl-Abouchanab, musulman, interprète de la petite caravane : « Nous te recevrons, lui disaient-ils, comme notre ami « et comme envoyé de Mohammed-Aly, le grand sultan, le vainqueur des Wahabys. « Voilà du riz et un mouton pour toi, mais non pour les étrangers ». Le 11 décembre, ils conduisirent Ismâyl à la mosquée; il eut soin de faire tous les actes extérieurs de dévotion qui pouvaient plaire à des mahométans zélés, et même fanatiques. Quant à Yousef, qui était natif de Syouah, comme je l'ai dit, on lui défendit de communiquer avec les voyageurs. C'était les priver d'un grand secours; aussi Ismâyl s'empressa, le lendemain, de monter à la ville pour le réclamer. Le peuple cette fois s'oppose à son introduction, et le divan s'assemble de nouveau. Une grande discussion s'élève dans le conseil. On consent enfin à la demande de M. Cailliaud; et, sans perdre un moment, il se rend aux catacombes de Gébel-Moutâ, montagne située auprès et au nord-est de Syouah : il les dessine et les décrit. Il est obligé de subir les mêmes formalités pour visiter le pays de l'ouest; et, après avoir obtenu la permission et les montures nécessaires, il part pour aller observer les antiquités de ce canton.

Restait à visiter celles d'Omm-Beydah : c'est là que sont les restes du monument principal de l'oasis. Les cheykhs étaient fort indécis s'ils accorderaient cette faveur; les habitans étaient surtout retenus par la crainte que l'étranger ne tarît, par quelques prestiges, la source abondante qui coule près d'Omm-Beydah. Ils revenaient toujours sur la course de l'île *Arachyeh*, jurant de périr plutôt que de permettre qu'il visitât cette île. « Selon eux, elle renferme des talismans et des trésors dont on pourrait s'em- « parer à l'aide de parfums et par de malignes influences; elle possède aussi le glaive « du prophète : malheur à qui voudrait s'en saisir! » Ces contes, et toutes les puérilités semblables, décèlent la faiblesse d'esprit, la superstition et l'ignorance de la plupart des Orientaux, et expliquent assez toutes les difficultés qu'éprouve un Européen au milieu de ces peuples fanatiques; tout ce que lui coûte d'efforts la plus simple découverte.

Pour sortir de sa tente, M. Cailliaud était obligé, à chaque fois, d'obtenir l'agrément des cheykhs; il fallait de plus qu'il fût accompagné. Heureusement aussi la cupidité, fidèle compagne de l'ignorance, venait à son secours; il parvenait, à force d'argent, à gagner des habitans : de temps en temps il pouvait écrire et dessiner, parcourir les

[1] C'est ainsi que les amendes se paient dans l'état de Syouah.

montagnes voisines, examiner les environs de Syouah. Cependant une fois il fut aperçu avec son compagnon de voyage, faisant le tour d'un hameau pour en observer les dehors; on avertit le divan, disant qu'il allait tarir les sources : dès-lors il devint suspect; et lorsque, le 17 du mois, l'assemblée fut réunie de nouveau pour délibérer sur la visite d'Omm-Beydah, la demande fut rejetée, par le motif que c'était un lieu défendu. On fit plus, on limita l'espace qu'il pouvait parcourir, et on lui interdit la promenade dans les bois de dattiers situés à l'écart. Toujours suivi et entouré, ne pouvant plus dessiner, n'étant jamais un instant seul, il fut contraint de renoncer au plan topographique de Syouah, qu'il avait commencé, et à plus forte raison au voyage de l'île mystérieuse. Il ne pouvait écrire que la nuit, renfermé dans sa tente. Comme il se plaignait de tant de contrariétés, les cheykhs lui dirent qu'en comparaison d'un autre chrétien qui était venu dans le pays, on le traitait avec beaucoup d'égards : ce chrétien était un Français, l'officier du génie Boutin, qui fut depuis assassiné par les Arabes [1].

Le 18 décembre, M. Cailliaud conçut l'idée d'envoyer Yousef au temple d'Omm-Beydah, pour prendre, avec de la cire, les empreintes des inscriptions que cet homme disait être sur la porte; mais cette tentative fut encore infructueuse. Yousef fut aperçu; on courut le dénoncer aux cheykhs, et il lui fut enjoint de rechef de ne plus communiquer avec les voyageurs : une amende fut prononcée contre quiconque leur parlerait; enfin, les gens de la maison qui avoisinait la tente eurent l'ordre de déloger, afin qu'ils ne pussent avoir aucun rapport avec les Européens, et que ceux-ci fussent complétement isolés.

M. Cailliaud espérait que le cheykh Gouroum trouverait bientôt le moyen de le conduire au lac Arachyeh; mais le chemin couvert de cultures, et peuplé d'habitations, la position et l'éloignement du lieu, tout s'opposait à ce dessein : il était impossible d'échapper aux regards des habitans et à leurs insultes. Des Arabes du Gharb [2], qui se trouvaient depuis peu à Syouah, pouvaient aussi le conduire à Augelah, oasis située à sept jours de marche dans l'ouest [3]; mais ces hommes avaient été pillés et dépouillés entièrement par des cavaliers bédouins. Un autre parti d'Arabes voleurs avait paru la veille à peu de distance de Syouah, et M. Cailliaud courait tout au moins le risque de perdre ses instrumens; il fallut encore renoncer à cette excursion. Au reste, ces événemens déterminèrent les habitans de l'oasis à envoyer à la poursuite des Bédouins.

Nouvelle assemblée des cheykhs, le 19 décembre : la demande de M. Cailliaud est rejetée encore une fois. Il essaie de gagner les cheykhs par des cadeaux, promis à chacun en particulier : tous le refusent à l'insu l'un de l'autre. Alors il prit le parti de leur faire offrir son présent publiquement, en pleine assemblée. Pendant que les cheykhs, réunis au divan, s'accusaient mutuellement d'avoir, chose honteuse, accepté les dons d'un chrétien, Ismâyl, l'interprète, arrive au milieu d'eux : il dépose lui-même, en son propre nom, les milâyeh du Kaire, les tarbouchs, les chaussures en maroquin jaune,

[1] *Voyez* l'Avant-propos. Browne rapporte qu'il était assailli à coups de pierres dès qu'il sortait de la maison.

[2] Ou du couchant.

[3] Selon la carte du voyage de Hornemann par le major Rennell, la distance est aussi de sept journées.

et les souliers de Moghrabin destinés pour les cheykhs, s'excusant sur le peu de valeur de ces objets, et disant qu'on devait les accepter pour lui faire plaisir. Ignorant qu'ils appartenaient au chrétien, les cheykhs les reçurent, les remirent au plus ancien de la ville[1] pour en faire le partage, et donnèrent en retour à Ismâyl deux quintaux de dattes; ensuite ils lui témoignèrent, à plusieurs reprises, le soupçon qu'ils avaient conçu, savoir, que le pacha d'Egypte n'avait envoyé ce Franc que pour observer le pays et connaître ses ressources. Cette défiance ne fut que trop justifiée dans la suite[2].

Cependant le cheykh Aly, plus sociable que les autres, promit sa protection à notre voyageur; il alla jusqu'à lui offrir de l'accompagner pendant la nuit aux ruines d'Omm-Beydah, si les habitans continuaient à refuser la permission de les visiter. Le lendemain, la demande fut encore écartée à cause de l'absence de deux chefs; enfin, à la chute du jour, Aly vint annoncer en personne cette permission tant désirée. Au moment même on annonce une troupe d'Arabes ayant trois cents chameaux, venant de Barqah et de Bengazy, après quinze jours de voyage. Aussitôt le cheykh Gouroum, qui était ennemi des cheykhs de la caravane, pria M. Cailliaud de profiter de celle qui partait pour Alexandrie, afin de s'éloigner ainsi en sûreté jusqu'à la distance d'un jour de marche, assurant qu'il y avait eu du sang répandu[3] entre lui et les Arabes du Gharb; qu'il ne pouvait sans danger partir seul avec le voyageur et ses gens, et qu'il serait même à craindre que les habitans de Syouah ne courussent après eux dans le désert pour les piller. Le cheykh Aly joignit sa prière à celle de Gouroum. La prudence conseillait de partir sans hésiter.

Notre voyageur se hâta de profiter de la permission des chefs, et partit le 22 pour Omm-Beydah, sous la conduite de quatre hommes qu'on lui avait donnés. Après avoir suivi des chemins bordés de palmiers, arrosés par des canaux, il arriva enfin à Omm-Beydah, où il visita et mesura les restes d'un beau temple dans le style égyptien. A peine était-il de retour, que déjà la caravane se préparait à partir : on chargeait les chameaux; et le cheykh Gouroum, abandonnant tout ce qui lui appartenait, se disposait à la suivre. C'est ce moment, qui était le dernier, qu'il fallut mettre à profit pour observer la longitude du lieu. Le temps, couvert de nuages, rendait l'opération un peu difficile; cependant MM. Calliaud et Letorzec parvinrent à prendre une série de plusieurs distances. Quant à la latitude, ils avaient déjà trouvé le moyen de l'obtenir, en observant les hauteurs méridiennes du soleil derrière un drap étendu qui les cachait à tous les regards[4].

La caravane de Bengazy avait apporté, en outre d'une grande provision de viande de mouton salée et séchée au soleil, des barnous, des tarbouchs, des châles en laine grossière, des bracelets, des colliers, et des boucles d'oreilles en argent. Le même jour, à quatre heures et demie du soir, les voyageurs partirent pour rejoindre la caravane, qui venait de se diriger sur Alexandrie. Ils l'atteignirent, après quatre heures de marche, à el-Baqarah, au nord et près de la montagne, d'où ils se diri-

[1] *Voyez* chapitre II, §. 1.
[2] *Voyez* pages 3 et 4.
[3] Expression usitée parmi les Arabes.
[4] *Voyez* le chapitre II.

gèrent sur la petite oasis à l'insu des gens de Syouah. Au moment du départ, les cheykhs leur donnèrent, pour le bey du Fayoum, une lettre où ils marquaient qu'ils n'avaient rien à refuser à Mohammed-Aly Pacha.

Tel est, en abrégé, le récit de l'excursion pénible et périlleuse de M. Cailliaud : elle lui mérite la reconnaissance des géographes et des amis des sciences. On peut juger, par le tableau des contrariétés qu'il essuya, de la constance qu'il faut à un Européen pour réussir dans de telles entreprises, des ménagemens qu'il doit garder, de la prudence qu'il doit mettre dans toutes ses démarches et à chaque pas qu'il fait.

§. II. VOYAGE DE M. DROVETTI.

Deux mois après ce voyage, en février 1820, Mohammed-Aly Pacha résolut de tenter une expédition à Syouah. Depuis long-temps il avait le projet de faire visiter cette oasis : M. Drovetti l'avait engagé à faire reconnaître les ruines qu'elle contient; et déjà, depuis plusieurs années, le pacha se proposait d'y envoyer M. Drovetti lui-même, avec un fort détachement de la tribu des Hamâyms, tribu qui habite sur la frontière de la province de Manfalout, et renommée, par sa bravoure, parmi les Arabes des déserts de la Libye. Mais l'ambition de Hassan-Bey, gouverneur de la province de Bahyreh (ce sont les termes de M. Drovetti), qui avait déjà soumis la petite oasis, et qui s'offrait de mettre celle de Syouah sous la puissance du vice-roi, vint fournir au consul de France une occasion bien plus favorable. Il s'empressa d'en profiter. Muni des ordres et des recommandations du pacha, il partit au mois de mars pour le camp de Hassan, alors infesté de la peste. Ce bey se mit en route avec quinze cents à deux mille hommes de troupes [1] et de l'artillerie de campagne. En déployant cet appareil de forces, le vice-roi voulait rendre tributaires de l'Egypte les habitans de Syouah, jusque-là indépendans de toute domination étrangère.

M. Drovetti était accompagné de deux dessinateurs, M. Linan, aspirant de la marine française, et M. Ricci, Italien. Il avait aussi obtenu la permission du pacha pour que M. Frediani se joignît à l'expédition.

On partit de Terrâneh, en se dirigeant sur la pointe sud du lac Mareotis; de Zâouyeh, on se porta au sud-est, à Hammâmeh, l'un des points de la route que suivent les Barbaresques qui se rendent de Tripoli au Kaire pour le pèlerinage de la Mecque [2]; de là on vint à Lebbak, au sud, point de la route qu'avait suivie Hornemann en venant du Kaire à Moqarrah. Pour arriver à ce lieu, qui, par le chemin le plus court, est éloigné du Nil de quarante lieues seulement, l'expédition avait parcouru cinquante-sept lieues environ.

De Lebbak, on se rendit à Garah par un chemin de montagnes où l'on rencontre plusieurs petites plaines. Ce trajet est d'environ quarante-cinq lieues. On y trouve une fois de l'eau potable. Enfin, en passant par Zeytoun, où se trouvent des ruines, l'on atteignit la ville de Syouah, après avoir fait en tout, depuis Terrâneh, plus de cent trente lieues, sans compter de fréquens détours [3].

[1] Il est toujours difficile de connaître exactement la force et la composition d'une armée turque.

[2] *Voyez* la planche I.

[3] *Voyez* ibidem.

Quoique frappés à l'aspect des troupes, et voyant leurs appréhensions sitôt justifiées, les habitans de Syouah se disposèrent à la résistance. Le combat s'engagea. Après trois heures d'une lutte courageuse, mais inutile, contre l'artillerie égyptienne, ils se rendirent au vainqueur. Cependant, toujours fidèles à leurs habitudes et à leurs idées superstitieuses, ils refusèrent l'entrée de la ville opiniâtrément. Pour vaincre leur obstination, il ne fallait pas moins que la fermeté du bey, et tout son zèle pour l'exécution des ordres du vice-roi. On menaçait de renverser la ville de fond en comble : ils cédèrent; les soldats et les Francs eux-mêmes eurent la faculté de pénétrer au dedans de Syouah.

Nos voyageurs purent ainsi, grâce à l'énergie de Hassan-Bey, visiter l'intérieur du village de Gharmy, que jusque-là nul Européen n'avait vu [1], et ils purent parcourir les différens vallons du voisinage, lever des plans, dessiner l'aspect des lieux, recueillir des mesures et des copies exactes des monumens anciens. Restait à voir le lac et l'île Arachyeh : le bey prit des otages qui répondaient de la vie des voyageurs; et ceux-ci furent conduits à cet endroit mystérieux et inaccessible, éloigné d'environ vingt-cinq lieues de Syouah. Enfin M. Drovetti put tracer lui-même une carte itinéraire de son voyage. Tels sont, avec les notes précieuses de M. Cailliaud, et les dessins qu'il a rapportés, les principaux élémens de la description qui est sous les yeux du lecteur; telle est la source des matériaux dont se composent les planches qui l'accompagnent.

[1] Depuis, le général Minutoli et d'autres voyageurs prussiens sont allés à Syouah, mais ils ont éprouvé des contrariétés de toute espèce, et ils n'ont pu entrer dans la ville. Browne raconte qu'il y fut admis. Hornemann resta campé au dehors.

CHAPITRE II.

DESCRIPTION DES LIEUX.

§. I. OASIS DE SYOUAH.

Nous devons considérer ici l'oasis de Syouah uniquement sous le rapport de son état actuel, et indépendamment de tout rapprochement avec les temps antérieurs. Bien reconnaître ce qu'elle est aujourd'hui, constater avec exactitude, autant qu'on peut le faire selon l'état des connaissances, la nature de son sol, ses productions, les mœurs des habitans, les lois du pays, le commerce et la population, c'est s'assurer le moyen de découvrir ce qu'elle a pu être dans l'antiquité. En effet, comme l'a dit le premier des géographes modernes, il est de nécessité absolue que les notions actuelles du local accompagnent l'étude de l'ancienne géographie, qui, privée de ce secours, demeure indéterminée, sans lumière et sans appui [1]. Le sol, le climat et les productions ne changent point ou changent peu : il en est à peu près de même du caractère, des mœurs et des usages, fondés sur les conditions physiques; les institutions même ne périssent pas tout entières, et leurs débris sont comme ceux des monumens, ils aident à retrouver ce qui fut autrefois [2].

Le chef-lieu de l'oasis est situé par les 29 degrés 12 minutes 20 secondes de latitude septentrionale, et vers le 24e degré à l'orient de Paris [3]. L'étendue de ce canton n'est pas aussi facile à fixer que sa position géographique. La partie cultivée est productive et variable, et l'on peut l'estimer différemment suivant les années. On peut aussi évaluer la superficie par celle du sol susceptible d'être arrosé. Enfin, l'on a quelquefois compris dans le calcul de l'étendue tout le bassin dont le terrain fertile occupe le fond, et même d'autres vallons qui sont à l'est, tel que celui de Zeytoun : de là, les mesures très-différentes données par les Arabes et par les voyageurs qui ont recueilli des renseignemens. C'est ainsi que Browne donne à l'oasis une longueur de six milles géographiques seulement, et une largeur de quatre milles et demi; tandis que, selon Hornemann, elle a cinquante milles de tour. D'autres données, communiquées à M. Ripault, à Alexandrie, par des habitans de Syouah, portent l'étendue du territoire fertile de six à huit lieues [4].

D'après la carte esquissée par M. Drovetti, l'étendue totale paraît comprendre tout

[1] Mémoires sur l'Égypte ancienne et moderne, par d'Anville, pag. 19.

[2] Dans cette description, l'on n'emprunte aucun fait aux precedens voyageurs, Browne et Hornemann, et on laisse même à dessein subsister les détails qui sont en opposition avec leurs récits.

[3] La longitude estimée par MM. Cailliaud et Letorzec est de 23° 46', à très-peu près. *Voyez* plus bas.

[4] Voyage de Hornemann, traduction française, page 402. M. Ripault etait bibliothecaire de l'Institut d'Égypte, lors de l'expédition française.

l'espace compris entre la ville et deux lacs situés au nord-est et au nord-ouest, espace formant un quadrilatère irrégulier, d'environ cinq lieues sur quatre. Mais la partie fertile n'a, suivant M. Cailliaud, que deux lieues, de l'est à l'ouest, sur une largeur de cinq quarts de lieue. C'est à l'est de la ville, selon le même voyageur, qu'est le sol le plus riche : ce terrain est tout couvert de palmiers et d'arbres fruitiers.

De ce même côté sont deux villages, nommés *Menchyeh* et *Gharmy* (ou Agharmy): le second occupe le haut d'un rocher escarpé et très-élevé. Au nord, est une montagne percée de carrières et de catacombes, du nom de *Gébel-Moutä;* à l'est, une autre montagne semblable, appelée *Drär-Abou-beryk* (ou Abou-ebryk); et enfin, entre Gharmy et Menchyeh, les restes d'un grand temple : ces ruines sont connues des habitans, sous le nom d'*Omm-Beydah.*

Le sol du vallon est, en général, une argile sablonneuse; mais tous les environs sont couverts de sel; l'eau des lacs est salée. Le sel gemme abonde dans le pays; il est quelquefois d'un blanc parfait : on le trouve en gros blocs, qui servent de matériaux pour la construction [1]. La terre est aussi mêlée de gypse cristallisé. Enfin la pierre est remplie de coquilles pétrifiées. En général, la constitution du sol est assez semblable à celle de l'Egypte aux environs de Memphis et du Fayoum [2]. A la surface du terrain, l'on trouve le sel uni au sable; et les murs en terre, ainsi que les enceintes de branches de dattier, quoique très-peu épaisses, forment des clôtures solides, par la raison que la pluie ou bien l'humidité de la nuit fond le sel et fait adhérer les blocs ensemble.

Chose remarquable, malgré cette abondance de sel sur tout le territoire, les sources qui coulent dans le pays sont parfaitement douces; il en sort des ruisseaux qui, serpentant dans la vallée, désaltèrent les hommes et les bestiaux, et d'où l'on dérive de petits canaux d'irrigation. L'eau douce coule souvent tout auprès de l'eau salée. Cette qualité du sol, loin de nuire à la végétation, semble y contribuer. Nulle part on ne trouve de terre plus fertile; les palmiers, les oliviers et les grenadiers sont chargés des fruits les plus beaux.

Au milieu même du lac salé, qui est à l'ouest de Syouah, sont deux petites îles qui produisent des dattes et d'autres fruits; au delà sont encore des jardins d'oliviers très-fertiles : on y arrive par la chaussée pratiquée au travers du lac.

Il a existé jadis, au rapport des habitans, une mine de soufre, à l'ouest de Syouah. Comme l'exploitation de cette mine était un objet de jalousie, et donnait lieu à des contestations sanglantes, elle fut comblée. La présence du soufre, l'existence des anciennes eaux thermales, et les tremblemens de terre qui ont lieu de temps à autre [3], sont des circonstances qui méritent d'être remarquées et qui, sans doute, ne sont pas sans liaison entre elles : les eaux minérales que l'on trouve abondamment dans les environs viennent à l'appui de cette remarque [4].

[1] *Voyez* le paragraphe suivant, qui a pour titre, *Description de la ville de Syouah.*

[2] On peut remarquer qu'un rapprochement analogue a déjà été fait par Strabon, entre la préfecture Arsinoïte et les environs du temple d'Ammon. Je reviendrai sur ce point curieux.

[3] On en a ressenti une secousse en 1811, qui fit tomber une partie du temple d'Omm-Beydah.

[4] M. Cailliaud m'avait envoyé, dans le courant de janvier 1820, quatre échantillons de ces différentes eaux, pour en faire faire l'analyse; il en avait observé la température en même temps que les circonstances locales : malheureusement cet envoi s'est perdu, ainsi que d'autres productions de Syouah.

La ville même de Syouah repose sur un rocher de pierre calcaire coquillière; c'est aussi le sol des environs : il est traversé par des couches de sel.

En hiver, le vent souffle du nord assez régulièrement; les pluies sont fréquentes pendant les mois de janvier et de février.

Tous les ans, pendant la saison d'été, les habitans sont sujets à une sorte de fièvre chaude, occasionée peut-être par les eaux stagnantes et par la grande quantité de dattes fraîches qu'ils mangent à cette époque de l'année.

Les principaux arbres de l'oasis de Syouah sont, le palmier, l'olivier, le grenadier, l'abricotier, la vigne, le figuier, le prunier et le pommier. Il faut, d'après Browne, y joindre le bananier.

Les dattes sont un objet de commerce assez étendu. On fait sécher les abricots, les raisins, les figues et les prunes : on exporte les premiers; on en fait usage dans les ragoûts, et on les fait cuire avec du sucre. Les champs produisent des pastèques, des légumes et un peu de blé.

Il y croît des olives en abondance; elles sont grosses et d'une qualité excellente : on en fait de l'huile qui est estimée. Les habitans ont un grand soin de leurs palmiers; ils ont coutume de les fumer avec les chardons et les herbes épineuses. Les dattes ne sont pas toutes d'une même espèce : on en distingue cinq, dont l'une est sans noyau. Voici leurs noms : gazâly, freyeh, sâyd, el-ka'yby et ouaedy. Les premières, dites *sultanes*, sont les plus délicates et bien supérieures à toutes celles qu'on mange en Égypte; aussi sont-elles fort recherchées sur les bords du Nil : le noyau en est court et gros. Les dattes ouaedy servent pour la nourriture des chameaux, des ânes et des autres animaux. Les dattes sâyd sont déposées fraîches dans de petits paniers longs; on les presse fortement pour les mettre en pâte.

Les bestiaux que nourrissent les habitans de Syouah sont, le mouton, le bœuf, la chèvre, l'âne, le chameau et le buffle; ils ont aussi des poules. Les ânes sont beaux et robustes, mais les vaches, maigres et rousses; les moutons sont très-forts : ils ont une queue large et plate; les chameaux sont en petit nombre.

Il est presque superflu de dire qu'il n'existe pas plus à Syouah que dans les autres pays de l'Orient des tables de naissance ou de mortalité; on n'y fait point de dénombrement : il est donc bien difficile de connaître la population de l'oasis. Par une évaluation approximative, on estime qu'elle s'élève à cinq mille habitans au plus, dont la ville seule en renferme deux mille. Selon Hornemann, elle fournit quinze cents guerriers; ce qui supposerait six à sept mille habitans, selon le major Rennell. Quoi qu'il en soit de ces différences, qu'il est aisé d'expliquer, on en sait assez pour avoir une idée à peu près juste de la population du pays. Il paraît évident que jamais elle n'a été ni pu être fort considérable.

Selon l'opinion commune, les mahométans qui vivent isolés des grandes villes n'observent pas exactement leur religion; mais il n'en est pas ainsi à l'égard des habitans de Syouah : chez eux elle est pratiquée dans toute la rigueur. Quand on manque d'assister à la prière on est soumis à une amende qui sert à l'entretien des mosquées. Cependant on tolère la fabrication de l'eau-de-vie, pourvu qu'elle se fasse hors de la ville. La circoncision est pratiquée par eux exactement, mais non l'excision chez les femmes. Le Coran est à la fois leur code civil et religieux.

L'état est administré par une sorte de divan, qui, suivant M. Cailliaud, est de vingt-deux cheykhs désignés par le choix [1] : ce choix tombe toujours sur les plus anciens. L'avis des vieillards prévaut ordinairement. Six de ces cheykhs sont changés tous les ans; après la cessation de leurs fonctions, on les consulte sur toutes les affaires.

Les cheykhs délibèrent en présence des anciens et de tout le peuple : rien ne se fait à son insu; toutes les affaires sont publiques; et, pour peu que l'on soit considéré, on a toujours le droit d'énoncer hautement son opinion. On fait venir du Kaire le qâdy, magistrat chargé d'administrer la justice.

La loi du pays n'est pas la même à l'égard de celui qui s'est rendu coupable de meurtre, et de celui qui a commis un vol : celui-ci est jugé par les cheykhs; mais l'autre ne peut être ni jugé ni puni par eux. Il est de leur devoir de faire chercher le meurtrier : quand on l'a découvert, on le remet entre les mains des parens de la victime; et ceux-ci, selon leur caprice, le tuent, ou lui laissent la liberté, ou bien lui font subir les tourmens qu'il leur plaît de lui infliger.

Celui qui est condamné à une amende, et qui n'est pas en état de racheter la peine, est conduit à une grande distance de la ville. Le châtiment consiste à coucher le coupable la face contre terre, et à le frapper sur les reins, à nu, avec de grosses bandes de cuir : pendant qu'un homme le frappe, un autre lui verse sur les reins de l'eau et du sel.

Le vol, ou tout autre délit non criminel, est puni par une amende, dont le taux est réglé suivant la nature de la faute : elle se paie en mesures de dattes, selon l'usage du pays, ainsi que nous avons déjà eu l'occasion de le remarquer. La destination des amendes est de servir à l'entretien des mosquées, ou de venir au secours des étrangers qui en ont besoin.

Une loi oblige tout individu, dès qu'il a atteint l'âge de puberté, à sortir de la ville. Il en est de même de quiconque devient veuf : il doit aussitôt quitter sa demeure et aller habiter un village qui est au pied de la ville. Quand il est remarié, il rentre dans sa maison. Le village extérieur ne renferme absolument que des veufs et des garçons : ils ont cependant, en plein jour, le droit d'aller en ville; mais dès que la nuit est venue, il faut qu'ils se retirent, sous peine d'amende.

Le caractère dominant des gens de Syouah est le soupçon et la défiance; leur humeur est sombre, sauvage et indocile : ils sont importuns, opiniâtres, jaloux à l'excès. Un frère n'entre point chez sa belle-sœur si le mari est absent. Il en est de même de celui qui visite son ami : jamais, en son absence, il n'entre dans la maison. S'arrêter à la porte de son voisin, c'est s'exposer au soupçon.

Leur exaltation les rend superstitieux. Les Arabes des bords du Nil les redoutent comme gens adonnés à la sorcellerie.

Malgré leur caractère ombrageux, ces hommes sont hospitaliers. Les étrangers peuvent aller sur la place publique où se vendent les dattes, et en manger librement jusqu'à satiété, sans qu'on leur demande rien [2]. On expose aussi tous les jours des outres pleines d'eau fraîche, qui leur sont destinées spécialement; ce qui n'a pas lieu

[1] M. Drovetti ne porte ce nombre qu'à douze; il en est de même de M. Ripault.

[2] Il ne faut pas toutefois que l'étranger en emporte; il s'exposerait à payer une amende

pour les habitans eux-mêmes. Enfin, ils ont dans ce même endroit un emplacement marqué, qui leur est réservé en propre. Peut-être aussi cet accueil prévenant que leur font les gens de Syouah n'est-il pas entièrement désintéressé. S'ils sont généreux envers les étrangers, s'ils nourrissent pour rien leurs chameaux, s'ils donnent même aux Arabes des fruits et des légumes, c'est probablement pour engager les caravanes à venir tous les ans acheter les productions du pays.

Un usage barbare autant que singulier règne parmi eux : il a sans doute pour but d'entretenir leur humeur guerrière. Dès qu'il s'élève un différend sérieux entre deux familles puissantes, un cheykh, au son du tambour, fait descendre de la ville les contendans, assistés de leurs parens et amis : une fois dans la plaine, les adversaires se séparent; leurs femmes se placent derrière eux, chargées de sacs de pierres pour en lancer à ceux qui voudraient fuir. Avant d'en venir aux mains, les combattans s'abreuvent copieusement de vin de palmier. Ils avancent d'abord les uns sur les autres par pelotons, tour à tour, et ils tirent chacun un coup de fusil, presque à bout portant. L'usage veut que l'on ne tire qu'une fois : quand cette condition est remplie, le combat cesse, quel que soit le nombre des morts ou des blessés. Aussitôt le cheykh qui a présidé à l'action frappe sur le tambour pour la retraite : à ce nouveau signal, les partis ennemis se rapprochent, et tous s'embrassent. Ces combats fréquens et meurtriers, qu'on pourrait comparer à nos duels, doivent développer des habitudes belliqueuses; habitudes nécessaires dans ce lieu isolé, qui autrement serait sans cesse la proie des Arabes. C'est aussi ce qu'avoua un cheykh à nos voyageurs : Sans ces petites guerres, dit-il, nos gens n'auraient pas cette bravoure et cette résolution qui les ont fait, depuis tant d'années, résister aux incursions des Bédouins.

Passons en revue d'autres coutumes du pays. Les hommes seuls assistent à l'enterrement de leurs parens ou amis; il n'est pas permis aux femmes d'y aller, comme il est d'usage chez les musulmans. Les femmes ne sortent point de la ville de Syouah. Il en est de même des jeunes filles, dès qu'elles ont atteint l'âge de neuf ou dix ans. Beaucoup d'entre elles meurent sans avoir jamais, depuis l'âge de neuf ans, mis le pied hors de la ville une seule fois. Quelquefois cependant, mais très-rarement, l'on permet de sortir aux femmes âgées.

On se marie très-jeune, comme en Égypte. La cérémonie du mariage est la même : l'épousée, couverte d'un voile épais, est conduite sous le dais, au son des instrumens de musique.

Les femmes ne dansent point, ainsi qu'on le voit au Kaire; quant aux hommes, ils dansent une espèce de sauteuse, à la manière des noirs, et en remuant les hanches, accompagnés du tambour de basque, de la flûte de roseau et du violon à trois cordes.

Les gens de Syouah sont sobres et économes. Chaque famille élève des moutons, mais on n'en tue qu'une fois l'an : à la vérité, le prix de ces animaux est élevé; ils se vendent cinquante à soixante piastres d'Égypte.

Les habitans se nourrissent principalement de dattes, de riz, de pain levé, de pâte frite dans l'huile, et de kouskous [1]. Ayant trop peu de bestiaux pour faire du beurre

[1] On sait que le kouskous est l'aliment ordinaire des habitans de l'Afrique septentrionale : c'est une pâte faite avec de la farine de froment, cuite à la vapeur de la viande et assaisonnée de beurre, à laquelle on joint des œufs durs et des pois chiches.

en quantité, ils mangent le lait caillé. Ils se nourrissent, en outre, de plusieurs espèces de viandes communes, telles que le chameau et le bouc; ils mangent même des peaux d'animaux comme la chair elle-même. Les habitans ont aussi quelques poules; et ils vivent encore de coquilles fluviatiles, qu'ils nomment *bosué* [1].

Leurs légumes sont la fève, les lentilles, qui leur viennent de l'Égypte, et une espèce de pois pointu, dont ils font du pain.

Ils interdisent aux femmes de manger les dattes *sultanes* [2] : ce fruit, disent-ils, les rendrait trop voluptueuses, trop enclines à l'amour.

Ils font du vin de dattes, qu'ils appellent *lagoby* [1] : la couleur en est rouge et le goût en est doux; ce vin est capiteux et ne se conserve pas. On le fabrique au moment où la datte commence à rougir.

Les gens de Syouah n'ont pas l'habitude de fumer; ils mâchent le tabac en feuilles, à la manière des Provençaux.

L'habillement des femmes consiste en chemise bleue et en milâyeh. Elles tressent leurs cheveux à la façon des femmes du Kaire, avec beaucoup d'art, en y mêlant des verroteries. Elles portent des bracelets d'argent, des colliers et des pendans d'oreilles du même métal : ces derniers sont des anneaux très-grands; quelquefois on en suspend deux à chaque oreille.

Les hommes s'habillent avec une chemise de toile blanche; ils ont un milâyeh porté en écharpe, un tarbouch sur la tête, sans châle ou turban, et des souliers de peau jaune.

Presque tous les habitans sont armés d'un fusil; quelques-uns portent en outre un long sabre comme celui des Arabes A'bâbdehs, qui habitent les déserts entre la Mer Rouge et la Thébaïde.

Les hommes ne s'occupent que du travail de la terre et du commerce des dattes; ils n'ont point de métiers à toile comme les Egyptiens; ils ne filent pas et ne font pas de tissus en laine; en un mot, ils n'auraient aucune espèce d'industrie s'ils ne fabriquaient des nattes et quelques vases grossiers : à quoi il faut ajouter que les femmes font des paniers en paille et en feuilles, assez semblables à ceux des Barâbras, mais d'un travail plus fin et plus soigné.

Le commerce de Syouah se fait par les caravanes qui viennent du *couchant*, c'est-à-dire, de Bengazy, Derne, Tripoli, et du reste de la Barbarie, ainsi que de Bourgou et du Fezzân, etc.; ou de l'*est*, c'est-à-dire, de l'Égypte, par Damanhour, le Fayoum et Alexandrie; ou bien du *sud*, par la grande et la petite oasis. Tous les ans il y arrive au moins cinq cents chameaux chargés, venant de l'Egypte, et cent du Gharb ou du couchant. On apporte de la Barbarie, du blé, des harams, des couvertures, des chaussures en maroquin jaune, des barnous ou manteaux d'Arabe, et des tarbouchs, espèce de bonnet ou de calotte rouge. Le pays de Syouah reçoit du soufre par le Fezzân.

Les caravanes d'Egypte leur apportent du froment, des lentilles, des fèves et autres légumes secs, des milâyehs, des mouchoirs et des toiles bleues et blanches.

[1] J'ignore l'orthographe correcte de ces deux mots, qui appartiennent peut-être à la langue du pays.

[2] Voyez plus haut.

Celles d'Alexandrie leur fournissent aussi du blé, des légumes secs, et en outre des mouchoirs, des miroirs, du tabac en feuille et des conteries de Venise.

La petite oasis leur envoie du riz, qui est inférieur à celui de Damiette et de la Basse-Égypte.

En retour contre ces diverses marchandises, ils donnent uniquement des dattes, fruit qu'ils recueillent en grande abondance, et aussi de l'huile, mais en moindre quantité. Ils transportent eux-mêmes leurs dattes à Alexandrie et à la petite oasis, où ils se chargent d'une partie des marchandises qu'on vient d'énumérer.

La piastre d'Égypte, de quarante paras, a cours chez eux ainsi que la piastre d'Espagne.

On ne fait point usage de la balance à Syouah : toute marchandise se vend à la mesure. Quand le boucher a tué un animal, il le partage en petits lots, et il les vend en proportion du prix de la pièce entière. Il en est de même des autres articles de débit.

Il resterait à dire quelque chose de la langue parlée dans l'oasis de Syouah. Il est bien à regretter que nos voyageurs n'aient pas recueilli, ou n'aient pas fait parvenir en Europe un vocabulaire des mots usuels : on l'aurait comparé à celui qu'Hornemann a rapporté, et qui a fait l'objet de plusieurs savantes recherches. Dans une autre partie de l'ouvrage, nous reviendrons sur ce sujet [1].

§. II. VILLE DE SYOUAH.

L'aspect extérieur de la ville de Syouah, bâtie sur un grand rocher de forme conique, est imposant, mais singulier, comme sa distribution intérieure, comme les usages de ses habitans. Elle ressemble assez à une sorte de ruche, par sa forme, par la nombreuse population qui y est agglomérée. Vis-à-vis de cette colline, est une autre montagne semblable : ce lieu est appelé *Beled-el-Kouffâr*, ou l'ancienne ville [2], et renferme des carrières et des catacombes [3]. La ville est composée de deux parties: la première, à l'est, où habitent les gens mariés, les femmes et les enfans; la seconde, à l'ouest, sur un sol plus bas que la première, et occupée exclusivement par les veufs et par les garçons parvenus à la puberté.

Rien n'est plus bizarre que la construction et la disposition de Syouah. Les maisons et les murs sont en grande partie bâtis de sel marin et de natron, ou soude minérale. La plupart des rues ressemblent à des escaliers : elles sont tortueuses, couvertes, et tellement obscures qu'il faut, pour s'y conduire, marcher à tâtons, ou bien s'aider d'une lumière; aussi, en plein midi, voit-on des habitans circuler et vaquer à leurs affaires une lampe à la main.

La ville entière est, pour ainsi parler, un seul bâtiment tout d'une pièce. Chaque maison a plusieurs étages : les supérieurs communiquent avec les inférieurs par des

[1] M. Drovetti avait formé un petit recueil de mots du dialecte parlé à Syouah, qui, selon M. Marsden, est le même que le berber, lequel il suppose être un reste de l'ancienne langue punique corrompue. C'est une conjecture que M. Langlès a faite également.

[2] C'est plutôt la ville des payens.

[3] *Voyez* planche X.

galeries et des chambres qui recouvrent les rues. La population, qui est de deux mille à deux mille cinq cents individus, y est resserrée dans un espace étroit, ce qui l'a fait aussi comparer à une fourmilière.

L'élévation des murailles est de 10, 15 et 20 mètres de hauteur (de 30 à 60 pieds). Le nombre des étages visibles est de trois ou quatre, et va jusqu'à six. Les murs extérieurs sont inclinés et flanqués de tours. La forme générale de l'enceinte est à peu près un carré, et elle a de tour 380 mètres (1170 pieds) : elle est percée de douze ou quinze portes. Sa position et sa construction en font une sorte de forteresse facile à défendre.

Il y a trois puits dans l'intérieur : un est d'eau douce, et deux d'eau saumâtre. Le premier de ces puits donne de l'eau en abondance pour abreuver tous les habitans et servir à tous leurs usages.

J'ai dit que la ville était bâtie de sel; ce qui a besoin d'explication. Les montagnes voisines renferment du sel en grandes masses; des quartiers de cette matière sont employés comme matériaux dans la construction des murailles : tantôt ce sel est mêlé de sable; tantôt il est blanc et pur comme le sel gemme. On se sert, dans la bâtisse, d'une terre gypseuse, qui fait aussi un enduit propre à conserver la construction. Il arrive, lorsque cette terre est dégradée, que la pluie ou la rosée fait fondre la surface extérieure des masses de sel : alors, les murs se creusent; et ils tomberaient à la longue, si l'on n'avait la précaution d'y appliquer une nouvelle couche de terre gypseuse.

Au centre de la ville, les rues ont généralement $1^{m},60$ de largeur (5 pieds) sur 3 mètres et demi de haut (10 pieds 9 pouces.) Plusieurs de ces chemins sont si bas, qu'il faut se courber pour y passer.

Les chambres reçoivent la clarté par de petits jours larges de $0^{m},36$ (14 pouces) sur $0^{m},45$ (16 pouces et demi). Chacune en a trois, deux en travers, le troisième perpendiculaire et au milieu des deux autres. Quant à celles du centre de la ville, elles ne sont éclairées que par de petites ouvertures pratiquées dans la partie supérieure.

A chaque mariage, le père construit pour son fils ou sa fille un logement au-dessus du sien : c'est ainsi que la ville s'élève toujours de plus en plus.

La mosquée est au nord de la ville, construite en pierres et en ciment, et soutenue par des pièces de bois de dattier.

D'après les observations de M. Cailliaud, la latitude de Syouah, obtenue par une série de hauteurs méridiennes du soleil, est de 29° 12′ 19″,62, ce qui est exactement le parallèle de Benysoueyf, et sa longitude estimée est de 23° 45′ 54″ à l'orient de Paris [1].

§. III. ANTIQUITÉS D'OMM-BEYDAH.

A une lieue et demie de la ville de Syouah, vers l'est-nord-est, sont les ruines d'un grand temple bâti dans le style égyptien, auxquelles les habitans donnent le nom d'*Omm-Beydah* [2]. Il ne reste pas assez de parties de cet édifice pour assurer quelle

[1] *Voyez* le chap. IV.

[2] Peut-être à cause de la couleur blanche de la pierre.

était son étendue ou sa distribution; cependant les vestiges de trois enceintes, les pierres énormes qui sont à terre, et surtout les masses qui sont encore debout, prouvent que c'était un monument du premier ordre. D'après les traces subsistantes, la seule salle qu'on retrouve avait $37^{m},50$ de longueur [1]. Le temple, avec la seconde enceinte, devait avoir plus de 50 mètres de long, et avec la troisième enceinte, plus de 110 mètres. La portion qui est aujourd'hui debout, et assez bien conservée, a 11 mètres : elle consiste, 1° en une partie de la façade, c'est-à-dire le montant de gauche d'une porte principale, et la partie inférieure du montant de droite; 2° en deux grandes murailles qui sont demeurées debout, et qui portent encore leur plafond : elles sont couvertes de trois énormes pierres, longues de $8^{m},33$ (près de 26 pieds), sur $10^{m},90$ (plus de 33 pieds) ; elles doivent peser environ cent milliers de livres. Çà et là on retrouve encore sur place quelques fragmens de murailles peu élevés au-dessus de terre; le reste de la construction est renversé, et un grand nombre de pierres sont gisantes sur le sol, dans un espace rectangulaire qui a 110 à 120 mètres dans un sens, et 90 à 100 mètres dans l'autre (environ 360 pieds sur 300) [2] : la salle principale, actuellement conservée, est sur l'axe de ce rectangle.

Le monument est tourné vers le nord : il paraît avoir été précédé d'une galerie péristyle. On retrouve à 7 mètres de distance de l'angle de la porte des fragmens de colonnes dans le style égyptien, dont le fût a un mètre de large, et des chapiteaux épars sur le sol, beaucoup trop détruits pour qu'on puisse juger des ornemens.

L'édifice a été construit en pierre calcaire coquillière, substance qui est celle du rocher même sur lequel le temple est assis; on a tiré les matériaux de la montagne qui est à l'est. Quelques parties sont en beau spath calcaire blanc, mamelonné et à rayons, notamment le fond du temple, où l'on en trouve de gros blocs. Les assises sont régulières; les joints sont liés avec du gypse. Le rocher a été taillé en forme de muraille, pour former l'enceinte extérieure du temple ou la troisième enceinte, qui devait avoir, comme je l'ai dit, près de 120 mètres sur 100. Au dedans, on aperçoit les restes d'un mur en pierres, formant la seconde enceinte : on peut regarder le temple même comme formant la première.

Le sol du temple était élevé au-dessus de la campagne de près de 2 mètres (5 à 6 pieds).

Pour des motifs inconnus, on a fouillé profondément les ruines du temple d'Omm-Beydah, jusqu'à $1^{m},3$ (4 pieds $\frac{1}{2}$) dans les fondations; on l'a même déblayé jusqu'au rocher, ce qui a fait qu'en plusieurs endroits les fondations se sont écroulées. Cette cause de destruction et toutes les autres ont contribué à faire disparaître la plus grande partie de l'édifice, et il est très-difficile, sinon même impossible, de faire la restauration du plan général.

Cependant, si l'on suit avec attention, sur le plan topographique, les contours des ruines, les directions que suivent les décombres et les débris amoncelés des murailles et des enceintes, on se fera une idée de ce plan général et on pourra le comparer à

[1] *Voyez* la planche XVII, figure 4. C'est par erreur que, dans l'explication de la planche XI, point *a*, on a écrit 36 mètres et demi au lieu de 37 et demi.

[2] *Voyez* les planches XI et XVII.

ceux des édifices de la Thébaïde. On doit regarder comme très-vraisemblable, 1° que la longue salle aujourd'hui subsistante était sur l'axe de l'édifice, plus près de l'entrée que de la façade postérieure, et qu'elle se divisait en deux ou trois pièces; 2° que les pierres accumulées au sud de la salle répondent au sanctuaire [1]; 3° que les restes de colonnes ont appartenu, soit à un portique, soit à une galerie péristyle semblable à celles des *typhonium*; enfin, les monceaux de pierres placés sur plusieurs points des ruines se trouvent distribués de manière à faire partie des côtés de deux rectangles répondant à la deuxième et à la troisième enceintes.

Il paraît que l'eau des sources, introduite à une certaine époque aux environs du temple, a contribué à en miner les fondemens. Les dernières pierres que l'on aperçoit au midi, au milieu des étangs, indiqueraient (si elles n'ont pas été déplacées) une étendue encore plus grande du temple d'Omm-Beydah.

Dans l'angle à l'est derrière les ruines d'Omm-Beydah, et au milieu d'un bois de palmiers voisin du village de Gharmy, sont encore d'autres ruines, avec les restes de plusieurs salles sans sculptures. Le pied du plateau est occupé par un bas-fond où les eaux se rassemblent en abondance.

Il faut attribuer la destruction si avancée du temple de Syouah, quoique moins exposé aux ravages que ceux de l'Égypte, à plusieurs causes puissantes : les pluies annuelles, les vents du nord qui règnent tous les hivers, le voisinage des lacs d'eau salée, enfin la nature de la pierre coquillière dont il a été bâti : cette pierre est mêlée de couches de sel, et susceptible de se désaggréger facilement.

Il est d'autant plus à regretter que le temple d'Omm-Beydah soit presque détruit, que les décorations subsistantes ont le plus grand rapport, ou plutôt sont dans une identité parfaite avec celles des monumens égyptiens. Les figures, les scènes et les distributions sont absolument les mêmes. C'est le dieu à tête de bélier (tel qu'il se voit à Thèbes et à Latopolis) qui reçoit ici les hommages des prêtres. Le bélier est la figure la plus répandue parmi les ornemens.

L'intérieur et le plafond de la salle aujourd'hui debout étaient richement ornés de sculptures hiéroglyphiques en relief, revêtues de couleurs. Les figures des dieux et des prêtres forment de longues processions, disposées sur trois rangs, surmontées d'une multitude de colonnes d'hiéroglyphes, peints en bleu ou en vert [2].

On remarque dans les figures le même style et le même air de visage que dans les monumens de la Thébaïde; il en est de même des costumes, des coiffures et des offrandes. Le peu que les dessinateurs ont pu copier de signes hiéroglyphiques dérive de la même source. Ainsi le même art et le même culte ont élevé le grand temple d'Esné et celui de l'oasis : le grand dieu de l'un et de l'autre est Osiris Criocéphale [3], le Jupiter Ammon des Grecs; aussi, sous ce rapport, les noms de *Temple d'Ammon* et d'*Oasis d'Ammon*, conviennent à cet édifice et à l'oasis qui le renferme.

Il est fâcheux que les artistes qui accompagnaient M. Drovetti n'aient copié qu'un petit nombre d'hiéroglyphes parmi la multitude de signes sculptés en colonnes, sur

[1] *Voyez* planche XI.

[2] *Voyez* les planches XIV à XVIII.

[3] A tête de bélier.

les parois des murailles [1]; mais, excepté deux ou trois figures d'animaux servant de masques aux figures égyptiennes, et dont ils ont laissé le caractère indécis, leurs dessins suffisent pour fixer à peu près les idées sur l'origine et la nature de ce monument intéressant [2].

L'on voit encore sur le plafond des peintures subsistantes : il est occupé par deux rangées de vautours gigantesques, qui ont les ailes étendues, avec des colonnes hiéroglyphiques et des étoiles peintes en rouge (ainsi qu'on en voit au soffite central des temples d'Égypte), et dont le fond était peint en bleu, si on en juge par les parties de couleur qui subsistent. La sculpture est en relief dans le creux.

Une sculpture d'un genre différent a été observée par les voyageurs français sous les décombres de la porte d'entrée : sur deux des faces d'un bloc rectangulaire est sculptée, en relief plein, la figure de Typhon ou du mauvais génie, haute d'environ $1^{m},7$ (5 pieds); un bloc semblable a été employé dans le bassin de la mosquée de Syouah: c'étaient sans doute les dés de colonnes semblables au typhonium d'Edfoû, monument avec lequel ces ruines ont de la ressemblance, mais sur une plus grande échelle [3].

M. le chevalier Drovetti, qui connaît bien les monumens d'Égypte, ne regarde pas la portion d'édifice encore debout comme la grande salle du temple, mais simplement comme un corridor; ce qui lui paraît indiqué par son analogie avec les corridors et les avenues des temples d'Égypte. J'ai consigné son opinion dans l'explication des planches. Il ne croit pas non plus que cette ruine soit le reste d'un sanctuaire, parce qu'elle est tout près de la porte d'entrée qui est au nord, et que la figure du dieu est tournée de ce côté. De plus, on ne pourrait selon lui, dans cette supposition, expliquer l'amas de ruines qui s'étend au midi des murailles. Ces raisons paraissent plausibles; cependant j'ai déjà fait remarquer que la pièce dont il s'agit est dans le milieu de l'espace que couvrent les ruines; espace qui est circonscrit par les vestiges de l'enceinte extérieure : elle communiquait avec les salles voisines, à droite et à gauche, par deux portes latérales; circonstance qui convient à une salle centrale. Ainsi, sans être le sanctuaire même du temple, comme on l'a pensé, elle pourrait être regardée comme le reste d'une ou de plusieurs salles longues (ou avenues) qui y conduisaient.

Pour rendre raison de ces difficultés, et en même temps des figures de Typhon qui se trouvent dans les ruines, M. Drovetti pense qu'elle a pu être le sanctuaire d'un typhonium, édifice toujours distinct du grand temple. Les fouilles qu'on fera par la suite fixeront les idées sur cette question.

Si l'on s'en fie au rapport que les habitans ont fait à M. Cailliaud, il existe un conduit souterrain faisant communiquer le temple avec la montagne voisine: il est à regretter qu'on n'ait pas trouvé la chambre souterraine qui, dans ce cas, doit avoir été pratiquée sous le sanctuaire, et qui était propre au jeu des oracles.

Auprès d'Omm-Beydah est une source ou fontaine célèbre. J'ai dit dans le premier chapitre quelles difficultés ont empêché M. Cailliaud de la visiter. Une antique

[1] *Voyez* les planches XIV et XV.

[2] Les personnes familières avec le style égyptien remarqueront aussi plusieurs autres différences qu'il faut attribuer sans doute à des incorrections dans les copies.

[3] La frise de la planche XVIII, figure 1, ressemble extraordinairement à celle du typhonium d'Edfoû. Voyez *Description de l'Égypte*, planche 64, *antiquités*, dans le premier volume.

superstition est attachée à cette source, et en interdit l'accès aux étrangers. Quelques années auparavant, lui dit-on, un chrétien s'en approcha, et sa présence la mit à sec : mais heureusement, *après son départ*, elle recommença à couler.

§. IV. — ENVIRONS DE SYOUAH ET D'OMM-BEYDAH, DU COTÉ DU NORD ET DE L'EST.

Les hypogées creusés dans la montagne dite *Gebel-Moutâ* sont le point le plus intéressant des environs d'Omm-Beydah. Quoiqu'on n'ait visité qu'une petite partie des catacombes qui ont servi à l'antique population, ce qu'on connaît suffit cependant pour montrer que les anciens habitans pratiquaient à peu près les mêmes rites que les Égyptiens pour la sépulture, ainsi qu'ils adoraient les mêmes dieux, et leur élevaient des temples bâtis sur le modèle des temples de Thèbes.

Gebel-Moutâ est un monticule isolé, de forme conique, situé dans le nord-est de Syouah, à une demi-lieue, et au nord-ouest d'Omm-Beydah, et d'où l'on domine tout le canton : son élévation est un peu plus grande que celle de la montagne sur laquelle est assise la ville de Syouah. La matière est une pierre calcaire, dont les couches sont entremêlées de coquilles fossiles. On y a pratiqué un grand nombre de petites excavations, destinées à recevoir les corps. La construction de ces catacombes est négligée, et elles ne peuvent entrer en parallèle avec les magnifiques hypogées de la ville de Thèbes. Cependant plusieurs sont enrichies de peintures hiéroglyphiques, exécutées sur un enduit de plâtre. En quelques endroits, on trouve encore les traces des carreaux qui ont servi à dessiner les figures. L'on ne rencontre point de tombeaux qui n'aient été ouverts et violés. Si les corps ont été embaumés et enveloppés de langes, comment se fait-il qu'on ne trouve plus aujourd'hui dans ce lieu, ni toile, ni bitume? Les débris et les ossemens sont d'une couleur brune, mais ils ne portent pas la trace certaine de l'embaumement.

Au pied de Gebel-Moutâ, du côté de l'ouest, on remarque dans un creux du rocher une source d'eau douce d'excellente qualité.

La planche VII[1] représente le plan du tombeau principal : dans son ensemble, il a de l'analogie avec le Qasr-Qeroun, temple voisin du lac de Mœris, dans le Fayoum, notamment par ses pièces latérales[2]. On a gravé dans la planche l'une des figures peintes sur la muraille, et les couleurs en sont décrites dans l'explication. Dans l'intérieur, sont les restes de deux statues taillées dans le roc, selon l'usage des Égyptiens, et représentant un homme et une femme, comme on le voit dans les hypogées de Thèbes, d'Elethyia et de l'Heptanomide; mais on reconnaît dans ces figures le style grec du bas temps.

A l'est, 30° sud de Syouah, est une autre montagne renfermant des carrières et des hypogées. Les ruines d'Omm-Beydah se trouvent au nord, 30° ouest de ce point: du sommet on a une vue très-étendue, et l'on embrasse tout le canton de Syouah. On l'appelle, suivant M. Cailliaud, *Dârr-Abou-berique* (peut-être *Drâr-Abou-ebryk*); elle est composée de plusieurs monticules coniques : sa nature est un calcaire mêlé de

[1] *Voyez* planche VII, fig. 4, 5.

[2] Voyez la *Description de l'Égypte*, volume IV, pl. 70, et le chapitre XVII des *Descriptions*, section des *antiquités*.

gypse. On y trouve des couches de coquillages fossiles en abondance, et principalement les coquilles connues sous le nom de *vis, peignes, huîtres, cames*, etc.

La montagne a été exploitée : elle a servi de carrière aux anciens habitans pour la construction des monumens, et notamment du grand temple d'Omm-Beydah. Plusieurs de ces excavations ont été converties en catacombes, et ornées de piliers et de colonnes. La première consiste en une salle longue de 5m,45 (17 pieds environ) sur 6m,3 de large (19 pieds et demi), soutenue par six piliers carrés : le travail est peu soigné et n'a pas été fini. Il paraît que le fond communiquait avec un conduit souterrain que les sables ont comblé [1].

Une autre catacombe, voisine de la première, est encombrée entièrement ; on en voit seulement l'entrée. Selon les habitans, elle renferme un souterrain qui communique avec les ruines d'Omm-Beydah ; quelques caractères grecs sont gravés négligemment sur le rocher [2].

Un peu plus haut est un troisième hypogée, d'un meilleur travail : il est composé de quatre pièces. La salle d'entrée est longue de 6m,76 (20 pieds 9 p.) sur 6m,02 de large (18 pieds 7 p.) : elle était ornée de six colonnes, dont il ne reste plus guère que les chapiteaux, qui semblent suspendus au plafond. La corniche de la porte d'entrée, le tore, et le reste de l'ornement, sont dans le style égyptien ; mais on n'aperçoit pas d'hiéroglyphes, ni aucune sculpture, décoration ou inscription [3].

Tous ces hypogées, comme ceux de Gebel-Moutâ, sont trop peu considérables pour être comparés avec ceux de la Thébaïde. Il en est de même de ceux de la montagne qui est en face de Syouah, à l'est [4], appelée *Gebel el-Beled-Kouffar* [5], et des autres souterrains qui sont dans la grande chaine de montagnes au nord de Syouah.

Le village de *Gharmy* (ou *Agharmy*) est situé dans l'est de Syouah, à peu de distance d'Omm-Beydah, dont il commande les ruines : sa situation sur un rocher escarpé serait susceptible d'une facile défense. On y trouve des constructions anciennes. M. le chevalier Drovetti conjecture que c'est l'emplacement qu'a occupé l'ancienne citadelle. Quoi qu'il en soit, le lieu est fort remarquable par la construction des bâtisses, et pittoresque par son site [6]. Les maisons sont inclinées comme l'extérieur de celles de Syouah, et ont la même apparence.

Qasr-Gacham est le nom qu'on donne aux ruines d'un petit temple situé dans l'est de Syouah, à la distance d'environ cinq lieues : c'est le premier endroit qu'on trouve dans l'attyeh [7] ou plaine de Zeytoun, vers la montagne, lorsqu'on vient du chef-lieu de l'oasis. On y trouve des ruines d'un genre un peu mêlé : les paremens des murs sont en pierres de taille, mais l'intérieur de la construction n'est qu'un massif de pierres et de terre mêlées sans ordre [8]. Les corniches portent le profil égyptien, et sont ornées du disque avec deux serpens accolés.

[1] *Voyez* planche VII, fig. 11.

[2] *Voyez* même planche, fig. 12.

[3] *Voyez* planche VII, fig. 6 à 9.

[4] *Voyez* ci-dessus, page 8.

[5] Montagne de l'*ancien village*, selon le journal de M. Cailliaud. Ce voyageur n'eut pas la permission d'y aller, parce qu'on craignait que de cet endroit, qui domine de beaucoup la ville actuelle, il n'aperçût les femmes dans leurs maisons.

[6] *Voyez* planche IX, fig. 1, et planche XII, à la gauche du dessin.

[7] Le mot arabe *attyeh* a les différentes significations de vallon, lieu bas et uni, ou plaine.

[8] *Voyez* planche VIII.

La plaine de *Zeytoun* est une dépendance du pays de Syouah, sur la route de Garah, à dix lieues environ du chef-lieu. On y trouve diverses ruines [1], des constructions qui paraissent avoir servi de tombeaux, et des édifices creusés dans le roc : le caractère de l'architecture se rapproche tantôt du genre égyptien, tantôt du style grec. Le plus grand nombre de ces édifices est mal conservé : l'on n'a donné que les plans de plusieurs d'entre eux [2]. Le plus intéressant et le plus entier est représenté dans la planche V : la partie postérieure contient une porte dans le pur style égyptien [3]; la façade est ornée de pilastres et d'une porte dans un style græco-romain [4]: le caractère de la construction est mâle et imposant.

Vers l'est de Zeytoun, à une grande journée de Syouah, est une autre plaine, appelée *Attyeh-Mahaoueyn*, qui renferme aussi des antiquités. On y voit, entre les deux routes qui conduisent de Syouah à Garah, les restes d'un édifice que l'on croit être un tombeau [5] : la porte est ornée du disque égyptien, et les angles du bâtiment, de pilastres plus modernes. A peu de distance du monument sont beaucoup de tombes pratiquées dans la montagne, où l'on trouve des corps embaumés et enveloppés de langes : ces momies ont été ouvertes, et les débris en ont été transportés à l'entrée des catacombes.

§. V. — 1°. ENVIRONS DE SYOUAH, DU COTÉ DE L'OUEST.

Quand on se porte à l'ouest de Syouah, un peu vers le nord, on traverse d'abord une grande plaine couverte de sel, qui a une heure de chemin d'étendue; ensuite on marche pendant deux heures dans les sables. A droite de la route, dans le nord, est un grand lac d'eau salée, et la montagne appelée *Gebel el-Garah-el-Kamyseh* : sa nature est calcaire, et elle est composée de couches horizontales, comme la plupart des montagnes de Syouah. Au-delà, sur une plaine sablonneuse, sont les ruines d'un temple nommé *A'moudeyn* [6] : sa forme est celle d'un rectangle très-allongé [7]; il n'y a plus que la façade qui soit debout, et une partie de l'extrémité de l'édifice : la longueur totale était de 29^{m},10 (près de 90 pieds), et sa largeur 8^{m},21 (25 pieds et demi.) La façade a ses murs inclinés, et ressemble assez à un pylône égyptien; mais elle repose sur un soubassement élevé [8]. La construction est en pierres de taille de calcaire coquillier, par assises réglées hautes de 18 centimètres; les autres parties sont en briques cuites au soleil [9]. Cet ouvrage ne porte d'ailleurs aucune trace de l'antiquité égyptienne, ni sculptures, ni hiéroglyphes; on trouve seulement sur la façade quelques caractères grecs [10]. Il est probable que le plan renfermait plusieurs salles.

Kamyseh est un hameau à l'ouest-nord-ouest de Syouah, sur la route du lac Arachyeh. Non loin du village, sont les restes d'un ancien édifice, dont le style a quelque analogie avec l'égyptien : la construction est en pierres de taille et en plâtre. L'étendue

[1] *Voyez* planches III à VII.

[2] *Voyez* planches III, fig. 2, 3, 4; planche VII, fig. 1, 2, 3.

[3] *Voyez* planches V et VI.

[4] *Voyez* planche V, et planche III, fig. 5 et 6.

[5] *Voyez* planche III, fig. 1.

[6] Ce mot signifie les deux colonnes : on les a nommées ainsi à cause des restes de la façade, qui forment deux masses élevées et isolées.

[7] *Voyez* planche IX, fig. 2.

[8] *Voyez* planche IX, fig. 3.

[9] *Voyez* pl. IX, fig. 5.

[10] Les dimensions des briques sont de 35 centimètres sur 16 et 12.

de ces ruines est de 30 mètres (92 pieds). On ne peut affirmer si elles ont appartenu à un temple ou à un édifice particulier [1]. Beaucoup de décombres des anciennes habitations sont auprès des ruines de *Beled-el-Kamyseh*. Le village actuel est dans une position agréable : un ruisseau d'eau douce, qui serpente de l'est à l'ouest, arrose de fertiles jardins, plantés d'oliviers, de pêchers et de grenadiers.

La montagne voisine, Gebel-el-Garah-el-Kamyseh, semblable, pour la forme, à Gebel-Moutâ, est aussi percée d'une multitude de catacombes, mais d'une petite dimension et d'un travail médiocre. Dans plusieurs de ces hypogées, les portes extérieures présentent la corniche et le chambranle égyptiens, mais sans peintures ni sculptures. L'intérieur en est tellement net, qu'il semble qu'ils n'ont pas servi à leur destination. Les débris humains que l'on trouve dans ces catacombes ne portent point de traces de bitume, et ne paraissent pas avoir été embaumés.

En faisant un rapprochement entre les hypogées de Gebel-Moutâ, Drâr-Abouberyk, Mahaoueyn et Kamyseh, on conclut que, dans les uns, les corps ont été embaumés et disposés à la manière des momies égyptiennes, et que dans les autres, à cause de la rareté de la matière, ou par d'autres motifs, on s'est abstenu d'employer le bitume, et qu'on a préparé les corps seulement par le sel, à la manière de certaines momies de Saqqârah. On remarque aussi que partout les habitans modernes ont violé les tombeaux, brisé et dépecé les momies, pour chercher si elles contenaient de l'or : c'est parce qu'ils y ont quelquefois rencontré ce métal dont ils sont fort avides, plus encore que par une vaine superstition, qu'ils éloignent tant qu'ils peuvent les étrangers, et les chrétiens surtout, capables, disent-ils, par la puissance de la magie, de découvrir les trésors les plus cachés.

A une médiocre distance de Kamyseh, on trouve un temple de construction grecque ou romaine, appelé *Deyr-Roum* ou *Qasr-Roum* : la partie conservée se compose de trois pièces, dont la longueur est de 15^{m},90 (49 pieds) sur 7 mètres de large (21 pieds et demi); l'élévation est de 6 mètres (18 pieds et demi); mais les traces des ruines s'étendent dans une longueur totale de 35 mètres (108 pieds). Le plafond, composé de grandes pierres, est encore conservé dans une grande partie de l'édifice : dix pierres sont en place; mais le fond du sanctuaire et le portique se sont écroulés. Devant le temple, était une grande enceinte fermée par des murailles, dont on trouve les restes se prolongeant jusqu'à plus de 19 mètres en avant [2]. Ce qu'il y a de remarquable, c'est que l'architecture est de l'ordre dorique : toutes les sculptures, les corniches, les frises, les moulures, sont d'une exécution très-soignée. La perfection de ce travail a lieu de surprendre dans un canton situé à 130 lieues du Nil, au milieu des immenses déserts de la Libye. On n'y trouve d'ailleurs, à l'exception du profil des corniches, aucun ouvrage qui rappelle le style égyptien, soit sculptures, soit hiéroglyphes; on n'y voit pas non plus d'inscriptions.

Au-dessus du linteau de la porte du sanctuaire, on remarque deux pierres légèrement inclinées, faisant arc-boutant dans toute l'épaisseur de la muraille, pour servir de décharge [3].

[1] *Voyez* planche XX, fig. 1.
[2] *Voyez* planche XVIII, fig. 2.
[3] *Voyez* planche XVIII, fig. 3; et planche XIX.

Il existe à quelques pas des ruines une montagne percée de catacombes; elle s'étend du nord-ouest au sud-est : le nom du lieu est *Beled-Roum*; ce qui annonce l'existence d'un bourg ou village peuplé de *Roumy*, c'est-à-dire de Grecs ou de Romains; car les Arabes appliquent ce terme aux uns et aux autres. Les hypogées sont à la partie sud de la montagne, la plus élevée; ils ne diffèrent point de tous ceux que j'ai décrits.

Au pied de la montagne sont aussi des tombeaux en briques cuites au soleil : la forme en est voûtée en plein ceintre. Sur le même sol, on trouve encore des débris de colonnes, et des restes de petits sanctuaires ou tombeaux en pierre, dont la destruction est trop avancée pour qu'on puisse prononcer sur la nature de ces constructions[1].

De Deyr-Roum on se rend au lac Arachyeh, en se dirigeant au nord-ouest : le premier village que l'on rencontre est le village d'*Agarmeh*, ruiné, situé auprès d'un lac. Plus loin, à une grande journée de Syouah, est un autre lac plus petit, dans l'attyeh ou plaine de Chyatah. Ce lieu pittoresque a été représenté dans une des planches jointes à cet ouvrage[2].

2° LAC ET ILE ARACHYEH.

On a vu dans la relation des voyageurs quelle superstition attachent les gens de Syouah au nom de l'île Arachyeh : « Elle possède un temple, disent-ils, qui renferme « le cachet et le sabre du prophète, auxquels est attachée leur indépendance; plu- « sieurs fois, ajoutent-ils, nous avons essayé d'aller dans l'île : nous avons construit « des barques, nous nous sommes embarqués avec un vent favorable, et toujours, « au moment d'aborder, le vent devenait contraire, et, malgré tous nos efforts, nous « étions rejetés sur la rive opposée. »

M. Cailliaud ne put, malgré tous ses efforts, obtenir la permission de se rendre dans cet endroit; Hornemann ne l'avait point visité non plus; Browne, après être entré dans le lac, avait tenté sans succès de pénétrer jusqu'à l'île mystérieuse. Le chevalier Drovetti, secondé par la présence de la petite armée de Hassan-Bey, vint à bout, non-seulement d'arriver au lac, mais d'en faire le tour entier. Aujourd'hui le prestige de la curiosité est dissipé. Il paraît que l'obstination fanatique des habitans de Syouah n'est justifiée par rien : on ne trouve sur le lieu, ni monumens, ni trésors, ni le glaive ou le cachet du prophète, ni talisman d'aucune espèce.

Le lac Arachyeh est à deux journées et demie de Syouah, dans une vallée encaissée par deux montagnes qui se dirigent de l'est à l'ouest; sur le chemin, on traverse plusieurs plaines cultivées qu'arrosent des sources d'eau douce : le lac a six ou sept lieues de circonférence. A sa grande surprise, M. Drovetti et ses compagnons de voyage l'ont trouvé dépourvu de tout vestige d'antiquité. Ils n'ont vu sur ce lac rien autre chose que des rochers nus, tellement que la barque qu'il s'était procurée ne lui a été d'aucun secours. Peut-être aurait-il été à propos de faire des sondes et de visiter

[1] Je suis porté à croire que ces habitations et ces édifices ont appartenu à des chrétiens des premiers siècles.

[2] *Voyez* planche XX, fig. 2.

les ilots; mais il est à peu près certain que rien d'un peu considérable n'a pu échapper à ces voyageurs, lorsqu'ils ont suivi les bords du lac dans tout son pourtour.

§. VI. — DES ROUTES QUI CONDUISENT A SYOUAH.

Browne, le premier voyageur moderne qui ait visité l'oasis de Syouah, suivit, pour s'y rendre, les côtes de la mer pendant le premier quart du chemin. Parti d'Alexandrie le 24 juillet 1792, avec une petite caravane de marchands arabes, il trouva, après une marche de vingt-six heures et demie, un puits très-abondant : là il abandonna la côte, se porta directement au sud-ouest, traversant un désert absolu; et à la fin du quinzième jour du voyage il atteignit Syouah. Deux jours auparavant, il avait passé par *Karet-an-el-Sogheir*[1], le même lieu indubitablement que *Garah* de l'itinéraire de M. Drovetti, et qu'*Omm-el-Soghayr* de la route d'Hornemann. La course entière de Browne fut de quatre-vingt-huit heures trois quarts; mais il avertit que, depuis qu'il eut quitté le rivage, la caravane fit une extrême diligence, de crainte de manquer d'eau : ainsi, on peut croire que les soixante-deux heures un quart de marche entre la mer et Syouah équivalent, pour l'espace parcouru, à une heure et demie chacune, ce qui fait en tout, depuis Alexandrie, cent vingt heures de marche, chacune représentant près d'une lieue de vingt-cinq au dégré[2].

Aly-Ghâouy, ancien janissaire, qui fut interprète de l'armée française pendant l'expédition d'Égypte, s'était aussi rendu à Syouah, en marchant d'abord le long du rivage de la mer; mais il l'avait suivi deux fois plus loin. C'est au puits d'Abou-Battah, vers le 25e degré 20 minutes de longitude à l'orient de Paris, qu'il s'en était écarté pour entrer dans le désert et se diriger sur Syouah. Ce chemin est un peu plus long que le premier, quoique Aly-Ghâouy ne comptât que treize journées de chameau entre Syouah et Alexandrie[3] : ce qui suppose que les journées étaient plus longues.

Hornemann, pour la première fois, prit une route au midi pour se rendre à Syouah : son but était de visiter Mourzouk. Il s'associa donc à la caravane qui retourne chaque année du Kaire au Fezzân, après avoir accompli le pèlerinage de la Mecque. Le 5 septembre 1798, il partit de Kerdâceh, village voisin du Kaire, sur la rive gauche du Nil; la caravane passa par la vallée des lacs de Natroun[4] et celle de Moqarrah : après onze jours de marche à l'ouest-sud-ouest, toujours dans le désert, il parvint à Omm-el-Soghayr, et de là, en vingt heures, il atteignit Syouah : c'est encore treize jours de marche.

La ligne suivie par M. Cailliaud est située beaucoup plus au sud. Aucun cheykh d'Arabes ne voulait le conduire par la route d'Alexandrie ou de Terrâneh. On se souvenait de l'aventure assez récente d'un officier français parti de ce dernier endroit.

[1] Je lis Garat-Omm-el-Soyhayr. *Voyez* les planches I et II.

[2] *Voyez* la planche I.

[3] La ligne parcourue par ce voyageur sur les bords de la Méditerranée, entre les deux points où Browne et lui les quittèrent, est une partie de la route que suivent les pèlerins barbaresques, se rendant annuellement de Tripoli au Kaire; de là ils se portent sur cette capitale en passant par la vallée des lacs de Natroun.

[4] C'est par erreur que, sur la carte de Syouah, planche I, la route d'Hornemann se dirige en ligne droite de Moqarrah au Kaire.

Les gens de Syouah avaient voulu le tuer, parce qu'il s'était procuré une barque pour visiter le lac mystérieux : il n'avait échappé à la mort que par miracle [1]. M. Cailliaud résolut de partir de Benysoueyf. Ce lieu est situé sous le même parallèle que celui de l'oasis ; mais, après le Fayoum, la traversée est tout entière dans le désert. Notre voyageur mit dix-huit jours, par cette route difficile, pour arriver à Syouah. Les journées étaient nécessairement plus pénibles que celles des chemins précédens, et la marche était plus lente. En retournant en Egypte, il prit une route encore plus méridionale ; mais, au lieu de revenir à Benysoueyf, il se rendit à la petite oasis, et il trouva sur le chemin un lac d'eau salée.

M. Drovetti partit de Terrâneh sous la protection d'une force imposante. Il traversa, aux lacs de Natroun, la route des pèlerins barbaresques [2] ; de là il vint au vallon de Moqarrah, où l'on trouve de l'eau douce ; ensuite, en se dirigeant vers l'ouest-sud-ouest, à un lieu du nom de Lebbak [3] et au village de Garah. Sur le chemin, il rencontra de petits vallons, des puits et de l'eau potable. De Garah, on peut se rendre à Syouah par deux directions : l'une passe au midi, et l'autre au nord d'un assez grand lac ; le vallon ou la plaine de Zeytoun, dont j'ai parlé, est sur la première ; Qasr-Gacham, sur la seconde. Cette dernière partie du voyage doit être la moins pénible, à cause des localités.

Je ne considère pas ici le nombre de journées ou des heures de marche ; il ne pourrait servir à évaluer la distance des lieux, parce qu'une troupe nombreuse, chargée d'armes et de bagages, et traînant de l'artillerie, ne peut faire des marches régulières : d'ailleurs, la carte jointe à cet ouvrage présente le résultat de toutes les observations topographiques faites par M. le chevalier Drovetti, soit de Terrâneh à Syouah, soit de Syouah au lac Arachyeh [4].

§. VII. — OASIS DE L'OUEST.

Nous ajouterons un mot sur l'oasis d'Augelah, d'après les renseignemens donnés à M. Cailliaud par des Arabes du lieu. On s'y rend, de Syouah, par le chemin qui conduit au lac Arachyeh : le trajet dure sept jours. Le plus grand village de l'oasis est Jalot. Auprès de là est *Oud-Alle*, renfermant un temple.

Augelah est à une journée plus loin ; un autre temple est au lieu appelé Oum-Messous. De ce point, pour aller à Barqah et à Bengazy, dans le gharb, c'est-à-dire à l'ouest, il faut sept jours de marche. Il faut quatorze à quinze jours pour la traversée entière de Syouah à Bengazy : elle se fait par une vallée dans laquelle aboutissent toutes les routes venant de l'occident.

On a vu plus haut que les caravanes du gharb échangent à Syouah, contre les dattes, des étoffes et des objets de parure ; il faut y ajouter des viandes de mouton, simplement salées et desséchées au soleil : quoique ces préparations grossières ne préservent pas les viandes de la corruption, il arrive qu'au besoin on les consomme à Syouah.

[1] Depuis, cet officier a été assassiné en Syrie par les Bédouins. *Voyez* l'Avant propos.

[2] *Voyez* la planche I.

[3] Point d'où part une route venant de Damanhour. Cette route passe par el-Hoch, à la pointe sud du lac Mareotis ; elle coupe à Hammâmeh, non loin d'un puits, la route des pèlerins, et de là se porte vers Lebbak, directement au sud.

[4] *Voyez* le chapitre IV.

CHAPITRE III.

COMPARAISON DU PAYS ET DES ANTIQUITÉS DE SYOUAH AVEC LES RÉCITS DES AUTEURS SUR L'OASIS ET LE TEMPLE D'AMMON.

On a vu dans l'Avant-propos qui est en tête de cet ouvrage, que l'identité de Syouah et du pays des Ammoniens avait été admise par le major Rennell, et depuis, par d'autres savans; on a vu aussi que la description, quoique très-incomplète, des ruines d'Omm-Beydah, transmise par Browne et Hornemann, avait fait regarder ces débris comme étant les restes du fameux temple de Jupiter Ammon, bien que ces voyageurs doutassent eux-mêmes de cette conformité. On était donc encore dans l'incertitude sur la réalité de cette dernière opinion, et même il restait quelque doute sur la position de l'ancienne contrée des Ammonites, malgré les savantes recherches du major Rennell. En effet, le nom de Santaria, des auteurs arabes, nom que l'on croit avoir succédé immédiatement à celui de l'oasis d'Ammon, n'était pas parvenu à la connaissance des voyageurs européens[1] : ainsi l'on ne pouvait affirmer que Syouah et Santaria fussent un seul et même lieu.

D'après les motifs qui précèdent, il n'est pas hors de propos d'examiner de-nouveau ces deux questions intéressantes, d'autant plus que la solution de la première n'entraîne pas nécessairement celle de la seconde. Cet examen doit porter sur l'emplacement et l'étendue de la région, sur la nature du climat, du sol et des productions; enfin, sur les temples élevés aux dieux et les autres ouvrages que les hommes ont construits : ce qui conduira à faire quelques recherches sur l'ancien culte des habitans et sur l'histoire du pays.

D'après ce plan, nous allons comparer le pays de Syouah et ses environs avec les récits des auteurs au sujet des Ammoniens, 1° sous le rapport géographique, 2° sous le rapport du sol, 3° sous celui des antiquités et des institutions. Nous commencerons toujours par citer les passages des écrivains. En général, dans les discussions de ce genre, on ne laisse pas assez parler les auteurs; et s'il arrive, comme cela est assez ordinaire, que le lecteur s'y intéresse médiocrement, c'est parce qu'on néglige de mettre d'abord sous ses yeux les anciens témoignages, et ce qu'on pourrait appeler les pièces du procès.

Nous citerons partiellement ces passages, en suivant la division ci-dessus, pour isoler ainsi les difficultés par cette sorte de procédé analytique, et par là les résoudre plus facilement; ce qui fera autant de points de repos pour le lecteur, dans une route peu attrayante pour lui : il n'aura encore que trop de fatigue à la parcourir; mais,

[1] Browne et Hornemann rapportent que les habitans de Syouah ne connaissent pas même le nom de Santrieh ou Santaryeh, mais c'est à tort.

en matière semblable, il s'agit moins de plaire que de fournir des données exactes et d'éclaircir les obscurités du sujet.

1° GÉOGRAPHIE.

HÉRODOTE.

« Quant au détachement que Cambyse avait envoyé contre les Ammoniens, et qui « était parti de Thèbes, on regarde comme certain qu'il parvint jusqu'à la ville « d'Oasis, sous la conduite des guides dont il s'était fait accompagner. Cette ville, « habitée par des Samiens que l'on croit être descendus de la tribu æschrionienne, « est distante de Thèbes de sept journées de marche à travers les sables, et le terri- « toire qu'elle occupe porte un nom qui signifie l'*Ile des Bienheureux.* On sait donc « que l'armée arriva dans ce lieu; mais l'on ne connaît que par les Ammoniens, ou « par ceux qui l'ont appris d'eux, ce qu'elle devint ensuite. On n'a pu s'en instruire « par aucune autre voie, puisqu'il est certain que cette armée n'atteignit pas le pays « des Ammoniens, et qu'elle ne revint point en Égypte. Au surplus, voici ce que les « Ammoniens rapportent : Ils disent que l'armée ayant quitté Oasis pour s'avancer « dans le pays à travers les sables, et se trouvant à peu près à moitié chemin, un « vent du midi violent et impétueux vint à souffler pendant le temps qu'elle s'était « arrêtée pour manger; que ce vent éleva de tels tourbillons de sable, que l'armée « entière fut engloutie, et qu'elle avait ainsi disparu tout-à-fait. Tel est le récit des « Ammoniens sur le sort de cette armée. » (Liv. III, chap. XXVI [1].)

« Autour de ces sources (placées de dix jours en dix jours de marche, depuis Thèbes « jusqu'aux colonnes d'Hercule), vivent quelques nations qui sont les dernières des « habitans de la Libye du côté du désert, et au-delà de la contrée habitée par les « bêtes féroces. La première de ces nations, à peu près à dix journées de Thèbes, est « celle des Ammoniens, chez laquelle se voit le temple de Jupiter, élevé à l'imitation « de celui de Jupiter Thébain; car c'est à Thèbes que se trouve, comme je l'ai dit, « la statue de ce dieu à face de bélier. » Hérodote décrit ensuite la fontaine du soleil, sans en assigner la position. (Liv. IV, chap. CLXXXI [2].)

« Après avoir dépassé les Ammoniens, à dix autres journées de marche de distance, « on rencontre dans cette même enceinte de sable un tertre de sel... Cette contrée « porte le nom d'Augila, et les Nasamons y viennent pour faire la récolte de dattes. » (Liv. IV, chap. CLXXXII.)

« A partir d'Augila, et encore après dix journées de marche... sont les Garamantes, « nation forte et nombreuse... » (Liv. IV, chap. CLXXXIII [3].)

DIODORE DE SICILE.

« Cambyse, roi des Perses, étant devenu maître de toute l'Égypte, les Libyens et

[1] Traduction nouvelle par M. Miot, tom. V, pag. 465; je crois superflu de citer le texte original.

[2] *Ibidem*, tom. II, pag. 127.

[3] *Ibidem*, tom. II, pag. 128.

« les Cyrénéens, qui étaient venus au secours des Égyptiens, se soumirent aussi à « son autorité et lui envoyèrent des présens.

« En même temps qu'il préparait son expédition contre les Éthiopiens, Cambyse « envoya une partie de ses troupes contre les Ammoniens, et ordonna à ses généraux « de dépouiller et d'incendier le temple de Jupiter Ammon, et de réduire tous les « habitans en servitude. (Fragment. Diodor., tom. IV, pag. 60, édit. Bipont.)

« Alexandre, après avoir réglé les affaires de l'Égypte, partit pour aller consulter « l'oracle d'Ammon. Étant à la moitié du chemin, il reçut les députés de Cyrène... « Après avoir traversé une solitude brûlante, occupée par des sables profonds, pen- « dant quatre journées, il arriva au Lac amer; et cent stades plus loin il atteignit « les villes surnommées d'*Ammon*. De là, en un jour, il parvint à l'enceinte sacrée. « Le temple (ἱερὸν) est environné d'un désert sauvage, entièrement dépourvu d'eau: « ce lieu est arrosé dans une étendue de cinquante stades en tout sens, par de belles « sources... Le pays consacré au dieu a, au sud et au couchant, les Éthiopiens; au « nord, les Libyens nomades; et plus loin, dans l'intérieur des terres, les Nasamons. « Les Ammoniens habitent une bourgade. Au milieu de leur pays est la citadelle « (Acropolis), environnée d'une triple muraille... Non loin de la citadelle est un « autre *naos* d'Ammon, ombragé par de grands arbres, et auprès, la fontaine du « soleil. » (Liv. XVII, chap. XLIX, tom. VII, édit. Bipont., pag. 347.)

STRABON.

« Auprès du temple d'Ammon, et sur toute la route, longue de trois mille stades, « qui (de la mer) mène à ce temple, on rencontre encore aujourd'hui des amas « d'écailles d'huîtres et de sel. (Liv. I, pag. 49, tom. I, trad. franç., pag. 114.)

« C'est peut être par l'effet de l'écoulement des eaux que le temple d'Ammon, jadis « voisin de la mer, se trouve maintenant reculé dans le sein des terres; et, en ce cas, « il est naturel que l'oracle d'Ammon ait pu avoir la grande renommée dont il jouit. « Si cet oracle eût toujours été aussi éloigné de la mer qu'il l'est aujourd'hui, proba- « blement il n'eût jamais acquis autant de gloire et de célébrité. (Liv. I, pag. 50; « *ibid.*, pag. 120.)

« Depuis le Catabathmus, la navigation, en droite ligne, est de neuf cents stades « jusqu'à Paraetonium, ville dont le port a environ quarante stades. Cette ville est ap- « pelée, par les uns, *Paraetonium*, par les autres, *Ammonia*. Dans l'intervalle, on trouve... « le bourg d'Apis, à cent stades de Paraetonium, et à cinq journées du temple d'Ammon; « et de Paraetonium (à Alexandrie), on compte environ treize cents stades [1]. (Liv. XVII, « pag. 798; *ibid.*, tom. V, pag. 351.)

« Callisthène rapporte qu'Alexandre attacha beaucoup de gloire à visiter l'oracle, « parce qu'il avait appris que Persée et Hercule avaient aussi fait autrefois ce voyage: « il partit de Paraetonium... (Liv. XVII, pag. 814; tom. V, pag. 416.)

« On dit que les Garamantes sont éloignés de neuf ou dix journées de route des

[1] Un des commentateurs de Quinte-Curce, dans ses notes sur le chap. 7 du quatrième livre, donne cette mesure pour l'intervalle d'Ammon à Paraetonium; opinion qui a été également admise par M. de Sainte-Croix et par le major Rennell. Nous examinerons plus loin cette question.

« Éthiopiens, qui habitent le long de l'Océan, et de quinze journées du temple « d'Ammon. (Liv. XVII, tom. V de la trad. franç., pag. 480.)

« L'intérieur des terres, pays stérile et aride, au-dessus de la (grande) syrte et de la « cyrénaïque, est habité par les Libyens : on trouve d'abord les Nasamons, puis « quelques (tribus) de Psylles, de Gœtules et de Garamantes; plus à l'orient encore, « sont les Marmarides, voisins en grande partie de la cyrénaïque, et s'étendant jus- « qu'au temple d'Ammon. (Liv. XVII, pag. 838; *ibid.*, pag. 489.)

« Par la même raison (*à cause de plusieurs déserts qui les séparent*), on ne connaît « pas les contrées au-dessus (du temple) d'Ammon et des oasis jusqu'à l'Éthiopie. » (Liv. XVII, pag. 839; *ibid.*, pag. 490.)

DENYS LE PERIÉGÈTE.

« Après eux (*après les Nasamons*) viennent ensuite, dans l'intérieur des terres, les « Asbystæ et le temple du dieu libyen, environné d'une immense quantité de sables. » (Dionys. Orb. descr. apud geogr. min., tom. IV, pag. 36.)

Eustathe fait un commentaire curieux sur ce passage; nous en parlerons plus loin.

LUCAIN.

« Ventum erat ad templum, Libycis quod gentibus unum,
« Inculti Garamantes habent : stat certior illic
« Juppiter, ut memorant, sed non aut fulmina vibrans,
« Aut similis nostro, sed tortis cornibus Ammon. »

M. An. Lucan., Pharsal., l. ix, v. 511, Lugd.-Bat., 1728.

PLINE.

« Cyrenaica, eadem Pentapolitana regio illustratur Hammonis oraculo, quod à « Cyrenis abest cccc m. passuum, à fonte solis... Post Nasamones, Hasbitæ et Macæ « vivunt. Ultrà eos Hammonienses undecim (xii) dierum itinere à syrtibus majoribus « ad occidentem, et ipsi quaqua versus arenis circumdati. (L. V, c. v.) Mensura à « Catabathmo ad Parætonium lxxxvi m. passuum. In eo tractu vicus Apis interest, « nobilis regione Ægypti locus; ab eo Parætonium xii m. passuum; inde Alexandriam « cc m. passuum : latitudo cxix est. Eratosthenes à Cyrenis Alexandriam terrestri « itinere cccccxxv m. prodidit. (L. V, c. vi.)

« Memphis... unde ad Hammonis oraculum xii dierum iter est. » (L. V, c. ix.)

ARRIEN.

« Alexandre se rendit à Parætonium le long de la mer, par un pays non entière- « ment dépourvu d'eau, comme le prétend Aristobule, et parcourut un espace de seize « cents stades; ensuite il gagna l'intérieur des terres et le temple où se trouve l'oracle « d'Ammon, en suivant une route entièrement déserte, remplie de sables profonds « et sans eau. Le pays qui renferme le temple d'Ammon est entouré de toutes parts

VOYAGE
A L'OASIS DE SYOUAH.

EXPLICATION DES PLANCHES.

PLANCHE I.

Carte de l'Oasis de Syouah et des routes qui y conduisent, comprenant la côte de la Méditerranée entre l'Égypte et Salloum, et la position de la petite Oasis; dressée d'après l'itinéraire de M. le chevalier Drovetti, consul général de France en Égypte, et d'après les relations et les observations des voyageurs les plus récens, à l'échelle de 1 pour 1500000.

La partie de l'Égypte a été tracée d'après la grande carte construite au dépôt de la guerre, par M. le colonel Jacotin; le littoral, d'après les observations récentes de M. le capitaine Gaultier; la route des Barbaresques, du Kaire à Tripoli de Barbarie, d'après un itinéraire complet de la caravane des pèlerins, jour par jour, que M. le colonel Jacotin s'est procuré en Égypte; enfin, les deux routes de M. le chevalier Drovetti, qui font la base de cette carte, d'après son itinéraire. On a dessiné, par une simple ligne, les marches de M. Frédéric Cailliaud, entre le Fayoum, Syouah et la petite Oasis, faute de renseignemens détaillés. Ceux qui avaient été communiqués par Aly-Ghâouy, ancien janissaire du consulat de France, et depuis du général Kléber, pendant le cours de l'expédition française, ont fourni une ligne qui se confond, dans la partie maritime, avec la route suivie par Browne en 1792, et avec celle des pèlerins; le reste du chemin se fait en plein désert, sans qu'on trouve nulle part ni eau, ni broussailles. La ligne suivie par Hornemann, allant du Kaire à Mourzouk, rencontre celle de M. Drovetti à el Moqarrah; on l'a ajoutée sur la carte, ainsi que celle que M. Belzoni a parcourue pour se rendre du Fayoum à la petite Oasis.

On remarque, dans la route sinueuse de M. Drovetti, plusieurs noms de lieux sans indication de position : ce sont de simples stations des caravanes, auxquelles cependant les Arabes donnent des noms; elles sont marquées par des traits. Les lieux bas, cultivés en tout ou en partie, *attyeh*, sont indiqués dans la gravure par un travail de broussailles; le reste de la carte s'explique de soi-même. On n'entre point ici dans

la discussion des données géographiques : cet examen se trouvera dans le texte, avec les renseignemens fournis par M. Cailliaud depuis l'achèvement de la gravure.

Gravé par M. Blondeau.

PLANCHE II.

Vue du village de Garah.

Ce village est dans l'est de Syouah. C'est là que se réunissent les deux routes qui conduisent d'Alexandrie et du Kaire à l'Oasis de Syouah. Le village est bâti sur un rocher escarpé qui domine les environs, et qui est percé de carrières. Le pays produit des dattes. Les habitans du lieu sont armés de lances et vêtus d'une tunique blanche, ainsi que les gens de Syouah.

Dessiné par M. Linan. — Gravé par M. C.

PLANCHE III.

1. Vue d'un ancien édifice dans la plaine de Mahaoueyn. — 2...6. Plans et détails de plusieurs édifices de Zeytoun.

Fig. 1. Vue d'un ancien édifice dans l'attyeh de Mahaoueyn, entre les deux routes qui mènent de Garah à Syouah. A peu de distance du monument, on voit beaucoup de tombeaux creusés dans le roc, et à l'entrée de ces tombeaux, des restes de momies.

Fig. 2. Plan d'un tombeau taillé dans le rocher.

Ce plan, ainsi que tous ceux qui suivent, est à l'échelle de 5 millimètres pour mètre, double de celle qui a été suivie pour la *Description de l'Égypte*.

Fig. 3. Plan du reste d'un petit édifice à Zeytoun (à l'est de Syouah), sans aucune sculpture.

Fig. 4. Plan d'un autre édifice du même lieu : sur la porte de celui-ci on voit le disque égyptien sculpté au milieu de la frise; le fragment de muraille détaché est regardé comme dépendant de l'édifice.

Fig. 5. Détail du chambranle de la porte d'un édifice antique à Zeytoun.

(*Voy.* pl. V.)

Fig. 6. Détail du pilastre du même monument.

1, 5, 6, dessiné par M. Linan; 2, 3, 4, par M. Ricci. — Gravé par MM. Smith et Bichebois.

PLANCHE IV.

Vue de ruines dans la plaine de Zeytoun.

Ce lieu est situé dans l'est de Syouah, sur l'une des routes qui conduisent à Garah.

Dessiné par M. Linan. — Gravé par M. Bichebois.

PLANCHE V.

Vue d'un édifice antique à Zeytoun.

Ce monument est le même que celui qu'on aperçoit dans le fond de la planche précédente.

(*Voy.* les détails d'architecture dans la planche III, fig. 5, 6, et dans la planche VI. La porte intérieure est de style égyptien, et l'autre, d'un style grec mêlé, beaucoup plus moderne.)

Dessiné par M. Linan.—Gravé par M. Arnoud.

PLANCHE VI.

Détail de la porte intérieure d'un édifice à Zeytoun.

Cette porte est entièrement dans le style égyptien.

Dessiné par M....—Gravé par M. Roux.

PLANCHE VII.

1, 2, 3. Trois édifices situés près de Zeytoun.—4, 5. Monument souterrain à Gebel-Moutā.—6.....12. Plans et détails de plusieurs autres constructions souterraines.

Fig. 1, 2, 3. Plans de trois édifices près de Zeytoun.

Fig 4. Plan d'un monument souterrain creusé dans la montagne appelée *Gebel-Moutā,* à l'est de Syouah. On remarque, dans l'intérieur, les restes de deux statues prises dans le rocher, et représentant un homme et une femme. La sculpture est du style grec des derniers temps.

Fig. 5. Figure peinte sur la muraille du même monument. La tête, le disque, et le vêtement, sont peints en rouge, ainsi que le contour de la figure; le contour de l'œil, en noir, et la coiffure, en bleu, avec le bandeau blanc.

Fig. 6. Plan d'un édifice creusé dans la montagne des Carrières, à une heure d'Omm-Beydah, à la partie supérieure de la montagne. Selon M. Cailliaud, cette montagne est nommée *Drare Abou-Berique* (peut-être *Drâr Abou-Ebryq*). La note ajoutée sur le dessin de M. Ricci porte que c'est un temple d'un travail achevé; mais M. Drovetti n'y a trouvé aucune sculpture, aucune décoration qui autorisât cette conjecture.

Fig. 7. Élévation, en petit, de l'entrée extérieure du même édifice.

Fig. 8. Coupe transversale du même. Les chapiteaux sont surmontés d'un dé comme dans l'architecture égyptienne; mais l'état de vétusté de ces chapiteaux ne permet pas de reconnaître leur véritable caractère; ils paraissent de la forme des fruits du lotus nelumbo, comme on en voit dans le grand péristyle d'*Apollonopolis Magna* de la Thébaïde, et en d'autres endroits. La hauteur intérieure est de $2^{m},70$.

Fig. 9. Détail de la porte d'entrée.

Fig. 10. Plan d'un édifice creusé dans la même montagne.

Fig. 11. Plan d'un autre monument souterrain creusé dans le roc; au fond est une niche. La hauteur intérieure est de $2^m,30$.

De cette montagne part un souterrain qui conduit, disent les gens du lieu, jusqu'à Omm-Beydah.

Fig. 12. Inscription gravée sur le rocher.

1 . . . 5, dessiné par M. Linan; 6, 7, 8, 11, 12, par M. Cailliaud; 9, 10, par M. Ricci.— Gravé par M. Smith.

PLANCHE VIII.

Vue des ruines d'un temple appelé *Qasr-Gac̈ham.*

Ces ruines sont dans l'est de Syouah, à l'entrée de la plaine de Zeytoun, du côté de la montagne. Les gros murs de ce temple sont construits extérieurement en pierres de taille, et composés, à l'intérieur, d'un massif de pierres et de terre mêlées confusément.

Dessiné par M. Linan. —Gravé par M. Vauzelle.

PLANCHE IX.

1. Vue du village de Gharmy.—2 . . 5. Plan et détails des ruines appelées *Amoudeyn.*

Fig. 1. Vue de l'intérieur du village de Gharmy ou Agharmy, qui est situé à peu de distance du temple d'Omm-Beydah, et qui domine les ruines. On voit dans ce village des constructions anciennes qui, ainsi que sa position, font penser que c'était l'emplacement d'une citadelle.

(*Voy.* l'explication de la planche XI.)

Fig. 2. Plan des ruines appelées *Amoudeyn*, situées dans l'ouest de Syouah, entre Kamyseh et Deyr-Roum; c'est le reste d'un temple fort dégradé, bâti, partie en pierres, partie en briques.

Fig. 3. Élévation des ruines, sur la ligne AB du plan. Le nombre des assises de pierres est de 33, chacune épaisse de $0^m,18$. Les briques ont $0^m,35$ de long; $0^m,12$ d'épaisseur, et $0^m,16$ de largeur. Le profil du bâtiment a une légère inclinaison.

Fig. 4. Élévation postérieure, sur la ligne CD. Les assises sont au nombre de 21 en dedans de l'édifice, et leur épaisseur est de $0^m,17$.

Fig. 5. Inscription gravée sur la façade.

1, dessiné par M. Linan; 2 . . 5, par M. Cailliaud. — Gravé par MM. Bichebois et Smith.

Nota. L'ordre géographique aurait voulu que ces ruines fussent dessinées sur la pl. XVIII, si elle eût offert de la place.

PLANCHE X.

Vue de la ville de Syouah, du côté du sud.

Cette ville est bâtie sur un monticule élevé; un autre monticule, tout semblable, se trouve à l'ouest du premier. Les rues sont couvertes par des galeries qui font communiquer ensemble les étages supérieurs et inférieurs : elles ressemblent à des escaliers. C'est avec du natroun que les maisons sont construites, pour la plus grande partie; et ces maisons ont ordinairement trois étages. On estime que la population est d'environ 2500 habitans. La ville renferme trois puits, dont un d'eau douce, et deux d'eau saumâtre.

Quand M. Drovetti voulut pénétrer dans l'intérieur, il éprouva une vive résistance de la part des habitans : les personnes de l'expédition n'auraient pu entrer, si le commandant des troupes n'eût menacé la ville de recommencer les hostilités.

(*Voyez* dans le texte la description de la ville de Syouah et des environs.)

Dessiné par M. Linan. — Gravé par M. Vauzelle.

PLANCHE XI.

Plan topographique du temple d'Omm-Beydah et des environs.

La planche XVII renferme un plan plus en grand des restes de ce temple, qui est environné de toute part d'eau et de palmiers.

A. Point de vue de la planche XIII.

B. Point de vue de la planche XII.

a. Ruines d'une salle ou d'un corridor du temple d'Omm-Beydah. Ce monument est de style égyptien. La partie postérieure de la salle a disparu. La longueur totale était de 36 mètres et demi. Il ne reste de la porte que le jambage de gauche; celui de droite est en partie renversé. (*Voy.* les pl. XII à XVIII.) La porte latérale est mieux exprimée dans la pl. XVIII.

b. Vestiges d'une enceinte en avant du temple. On trouve des débris de colonnes égyptiennes qui avaient 3 mètres de circonférence, restes d'un portique abattu.

c. Débris de constructions.

d. Restes d'une grande enceinte générale, tournée à l'ouest et au sud, à laquelle paraissent appartenir des matériaux qui sont dans cette dernière direction, à 100 mètres de distance. On présume que cette enceinte avait environ 110 mètres de long, sur 90 de large.

e e. Petites clôtures modernes.

f f. Ruisseaux qui reçoivent et conduisent l'eau destinée à l'irrigation.

g. Construction arabe.

La comparaison de ces ruines avec les récits des auteurs ne permet guère de douter que le monument égyptien d'Omm-Beydah soit le reste du fameux temple de Jupiter Ammon, qui fut visité par Alexandre. Il était commandé par une citadelle que l'on croit avoir existé sur l'emplacement du village de Gharmy.

A l'est de ces murailles, il existe un grand amas de ruines. On trouve à terre des débris de figures qui représentent Typhon, et qui servaient de couronnement aux parties supérieures de l'entrée.

PLANCHE XII.

Vue des ruines du temple d'Omm-Beydah, prise du sud.

La vue a été prise du point B, planche XI. Dans le fond on aperçoit le village de Gharmy, déjà représenté pl. IX; et autour du temple, le bois de palmiers marqué sur le plan topographique. Ce qui reste debout de tout le monument consiste dans deux pans de murailles ornés de sculptures, et recouverts par plusieurs énormes pierres qui sont encore en place, longues de $8^{m},33$ (près de 26 pieds), larges et épaisses d'à peu près $1^{m},67$ (ou 5 pieds). Le poids de chacune devait être environ cent milliers de livres. Le monument, vu de côté, laisse apercevoir les fondations, qui ont environ 4 pieds. La hauteur de la partie décorée, aujourd'hui visible, est de 6 mètres environ.

(*Voyez* les détails des sculptures dans les planches suivantes.)

Dessiné par M. Linan. — Gravé par M. Arnout.

PLANCHE XIII.

Vue des ruines du temple d'Omm-Beydah, prise du nord-ouest.

La vue a été prise du point A, planche XI.

Nota. La lettre A, mal placée par le graveur, aurait dû être plus rapprochée des ruines, dans la même direction.

On distingue mieux ici, que dans la planche précédente, le style de l'architecture et les détails de ce monument imposant, qui est malheureusement détruit pour la plus grande partie.

Dessiné par M. Linan. — Gravé par M. Vauzelle.

PLANCHE XIV.

Décoration intérieure du temple d'Omm-Beydah, à droite en entrant.

Il n'existe aucune différence entre le style de cette sculpture et celui des bas-reliefs de Thèbes. Le dieu principal du temple porte le masque du bélier dans la troisième bande de figures, comme Osiris Criocéphale représenté à Thèbes et à Latopolis. Il reste des vestiges de couleurs sur les figures, savoir : du rouge, du bleu et du vert. L'échelle du dessin est de 41 millimètres pour mètre.

Dessiné par M. Ricci.

PLANCHE XV.

Décoration intérieure du temple d'Omm-Beydah, à gauche en entrant.

On reconnaît encore, dans ce bas-relief et les suivans, le même caractère que dans les plus anciennes sculptures égyptiennes. L'échelle du dessin est un peu plus grande que celle de la planche précédente.

Dessiné par M. Ricci.

PLANCHE XVI.

Décoration extérieure de la porte du temple d'Omm-Beydah.

On voit ici le dieu principal du temple portant le masque du bélier, comme dans la planche XIV. Les ornemens de la porte sont pareils à ceux des portes de Thèbes, d'Esné, et des autres lieux anciens de l'Égypte. L'échelle du dessin est égale à vingt fois celle de la planche XIV.

Dessiné par M. Ricci.

PLANCHE XVII.

1, 2, 3. Sculptures de la porte et du plafond du temple d'Omm-Beydah. — 4. Plan du temple.

Fig. 1. Décoration intérieure de la porte du temple, sculptée en relief dans le creux.

Fig. 2. Soffite du plafond du temple d'Omm-Beydah. La sculpture est aussi en relief dans le creux. Il y a des hiéroglyphes dans les colonnes vides du milieu et des côtés. Le bas-relief était peint. Il reste encore des parties de couleur bleue, et les étoiles sont peintes en rouge.

Fig. 3. Détail des légendes ou écussons de la frise supérieure.

Fig. 4. Plan des restes du temple égyptien d'Omm-Beydah. En expliquant la pl. XI, on a déjà dit que cette salle, longue et étroite, n'était peut-être que l'un des corridors ou communications intérieures. M. Drovetti a fait lui-même cette conjecture d'après la décoration du plafond (*voy.* fig. 2), parce que les vautours à ailes étendues sont toujours placés aux plafonds des portes ou des avenues des temples.

La partie ponctuée est occupée par des décombres: Au point a sont les restes d'une enceinte; non loin de là sont les vestiges de plusieurs colonnes, larges d'un mètre.

1, 2, 3, dessiné par M. Ricci; 4, par M. Cailliaud. — Gravé par M. Schmit.

PLANCHE XVIII.

1. Fragment du temple d'Omm-Beydah. — 2, 3. Plan et coupe de Deyr-Roum.

Fig. 1. Fragment d'une frise du temple d'Omm-Beydah, trouvé à terre. Cette frise rappelle entièrement celle du Typhonium d'Edfoû, dans la Haute-Égypte.

Voy. Description de l'Egypte, A. vol. I, planche 64.)

FIG. 2. Plan des restes d'un édifice antique appelé *Deyr-Roum*. Il paraît être le même que celui que le voyageur Browne a désigné comme un temple dorique. (*Voy.* la pl. XIX.) M. Cailliaud indique cet édifice sous le nom de *Qasr-Roum;* mais les Arabes appellent également *Deyr* et *Qasr* les monumens antiques. La première salle est recouverte par cinq grandes pierres qui ont chacune $0^{m},93$ de largeur; et la seconde, par trois pierres larges de $0^{m},80$.

FIG. 3. Coupe du même monument sur la ligne AB, fig. 2. Les assises sont au nombre de vingt-une, non compris le soffite; la hauteur de ces assises est de $0^{m},26$.

1, dessiné par M. Ricci; 2, 3, par M. Cailliaud.—Gravé par M. Schmit.

PLANCHE XIX.

Vue de l'édifice appelé *Deyr-Roum*.

Ce monument, situé dans l'ouest de Syouah, paraît être le même que celui qui a été décrit par Browne comme étant d'ordre dorique. Il présente un mélange d'architecture grecque et égyptienne, savoir : la corniche en gorge et le cordon égyptiens, en même temps que des profils doriques dans les couronnemens. On observe quelque différence entre cette vue et le plan levé par M. Cailliaud.

Dessiné par M. Linan. —Gravé par M. Arnout.

PLANCHE XX.

1. Vue d'un édifice antique auprès de Kamyseh.—2. Vue de la plaine de Chyatah, sur le chemin du lac Arachyeh.

FIG. 1. Kamyseh est un petit village situé dans l'ouest de Syouah; auprès, est le reste d'un ancien édifice, trop peu conservé pour qu'on puisse se former une opinion sur sa nature et sur sa grandeur.

FIG. 2. Vue de la plaine et du lac de Chyatah, à quelques lieues d'Arachyeh. La superstition des habitans ne permet pas de visiter ce dernier endroit; cependant M. Drovetti a pu s'embarquer sur le lac Arachyeh, et faire le tour de l'île mystérieuse qu'il renferme. D'après le rapport d'Aly-Ghâouy, ancien janissaire du consulat de France, le lieu est appelé par les Arabes *Santaryah;* mais on a pu le confondre avec un autre lieu situé plus à l'ouest. Quant au lac de Chyatah, il est moins considérable, et même il est le plus petit de ceux qu'on trouve dans cette contrée.

Sur le premier plan on voit trois Arabes qui, apercevant dans le désert les gens de l'expédition, sont venus à la découverte.

Dessiné par M. Linan.—Gravé par M. Bichebois.


CARTE
DE L'OASIS DE SYOUAH
et des Routes qui y conduisent,
Comprenant la Côte de la Méditerranée entre l'Egypte et Salloum
et la position de la Petite Oasis
Dressée d'après l'Itinéraire de Mr Drovetti,
et d'après les relations et les observations des Voyageurs les plus récens
PAR M. JOMARD membre de l'Institut
Septembre 1822
MER MÉDITERRANÉE
BASSE ÉGYPTE
MOYENNE ÉGYPTE
ALEXANDRIE
ROSETTE
LE KAIRE
PYRAMIDES
Fouch
Rahmânyeh
Damanhour
Lac Bourlos
Aboukyr
Marâout
Terrânch
Lacs de Natroun
Medynet el Fayoum
Benysoueyf
Behneseh
El Heyf Abou Sambra
Baretoun
Salloum
Lac et Ile Arachyeh
Temple de Omm-Beydah ou d'Ammon
SYOUAH
Indication des Routes.
Route de Frederic Cailliaud de Syouah à la petite Oasis et celle de Farafreh
Petite Oasis



VUE DU VILLAGE DE GARAH.



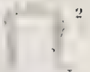
VUE DU VILLAGE DE GARAH.



Voyage à Syouah

Pl. III

2



3.



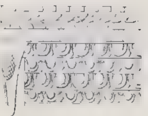
4



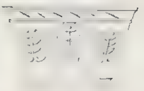
1



5



6.



1. VUE D'UN [illegible] EDIFICE DANS LA P[illegible]AINE DE MALLADEYN. 2. [illegible] 6. [illegible]

[illegible] EDIFICES DE ZEYTOUN.



Lith. de G. Engelmann

VUE DE RUINES DANS LA PLAINE DE ZEYTOUN.



Lith. de G. Engelmann

VUE DE RUINES DANS LA PLAINE DE ZEYTOUN.

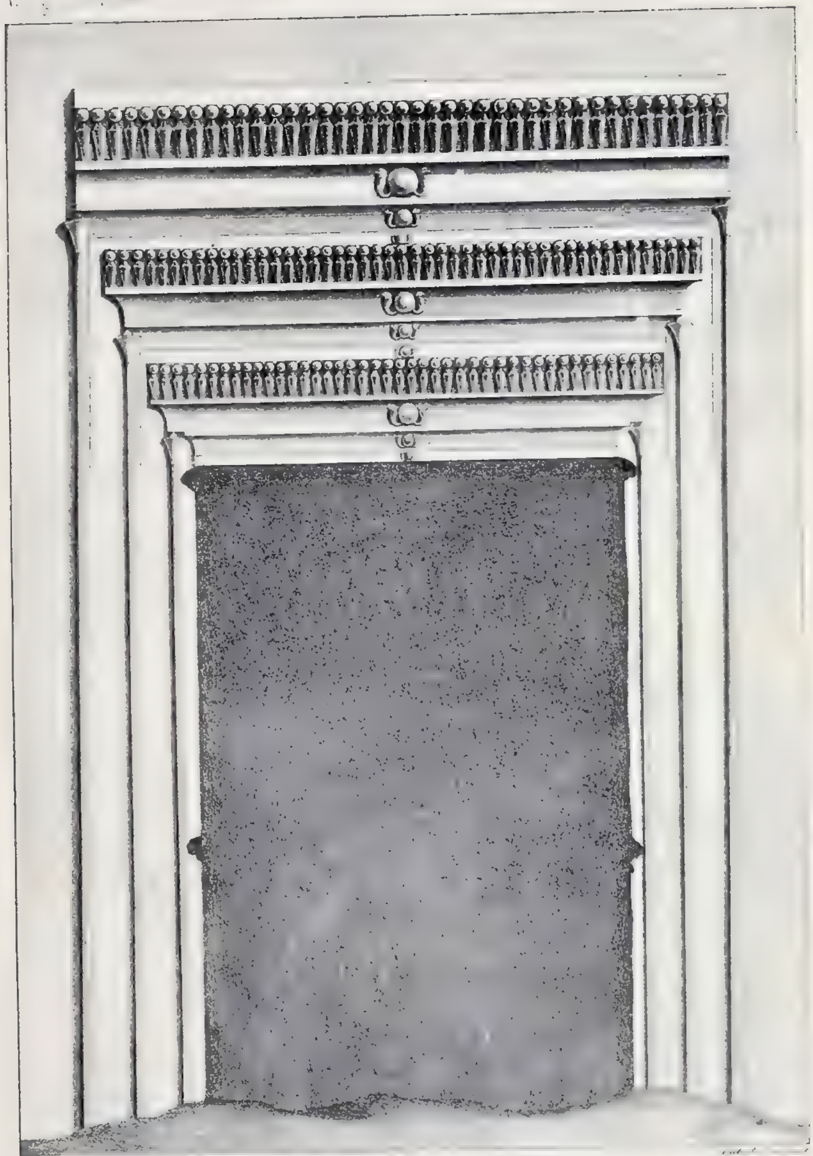


VUE D'UN ÉDIFICE ANTIQUE À ZEYTOUN.

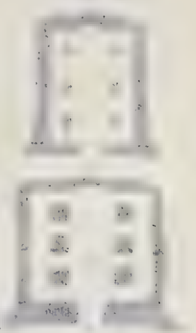
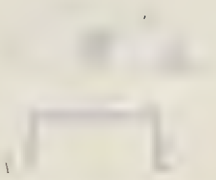
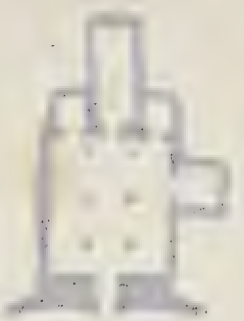
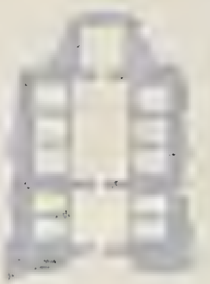


VUE D'UN ÉDIFICE ANTIQUE À ZEYTOUN.





DETAIL DE LA PORTE INTÉRIEURE D'UN ÉDIFICE ANTIQUE À ZEYTOUN







1 2 3 TROIS ÉDIFICES SITUÉS PRÈS DE ZEYTOUN. 4 5. MONUMENT SOUTERREIN À GEBEL MOUTA.

6 .12. PLANS ET DÉTAILS DE PLUSIEURS AUTRES CONSTRUCTIONS SOUTERREINES.



VUE DES RUINES D'UN TEMPLE APPELÉ QASR [illegible]



VUE DES RUINES D'UN TEMPLE APPELÉ QASR GACHAM.











1. VUE DU VILLAGE [illegible] 2 [illegible] 5 [illegible]

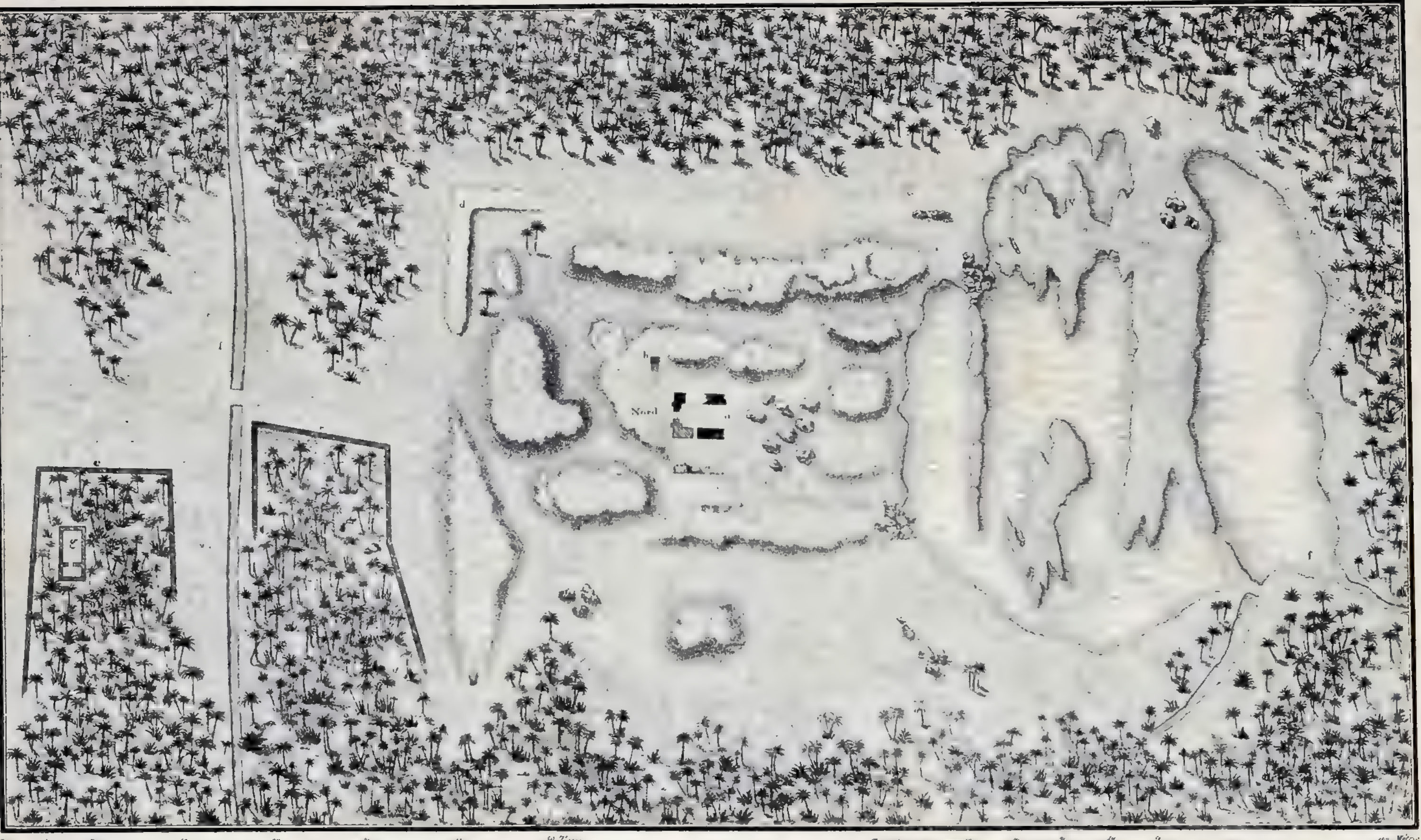




[illegible]



PLAN TOPOGRAPHIQUE DU TEMPLE D'OMM-[illegible]



PLAN TOPOGRAPHIQUE DU TEMPLE D'OMM-BEYDAH ET DES ENVIRONS.



VUE DES RUINES D'UN TEMPLE A OMM-BEYDAH, [illegible]



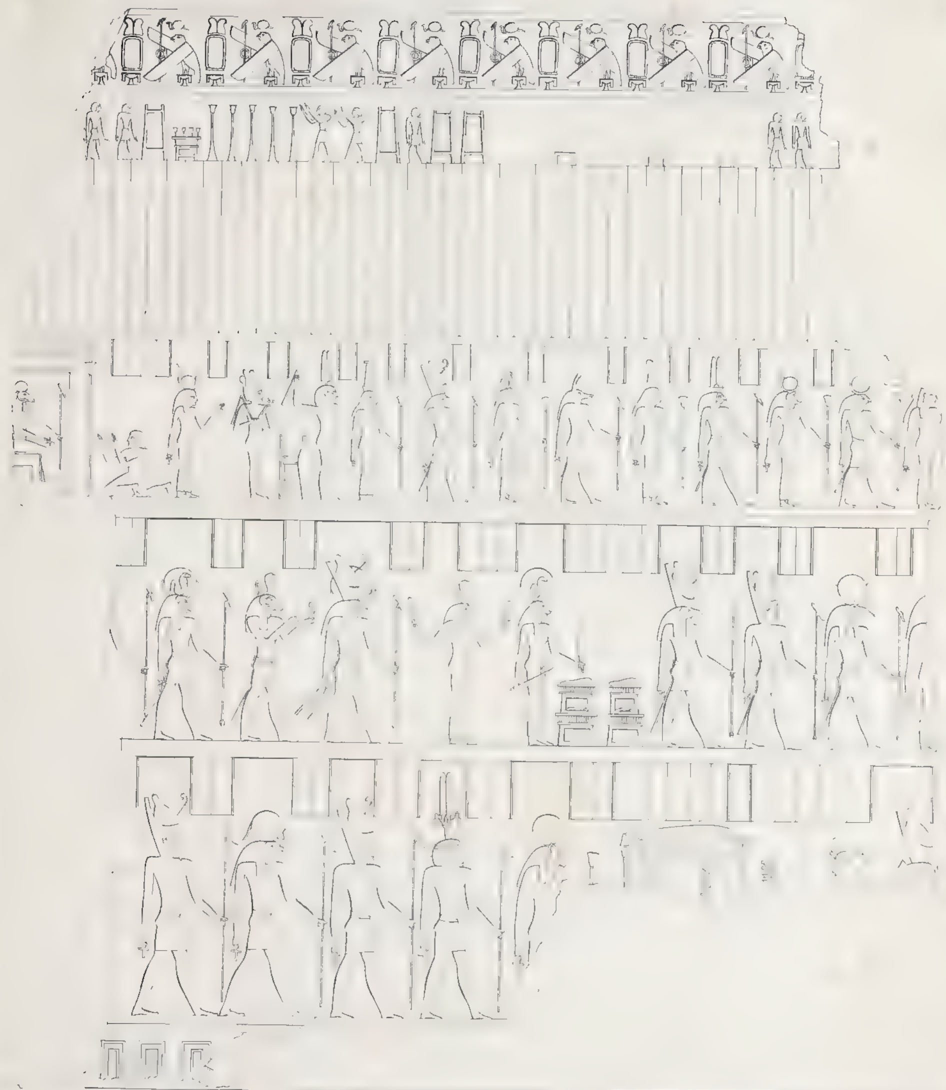
VUE [illegible] TEMPLE À OMM-BEYDAH, [illegible]



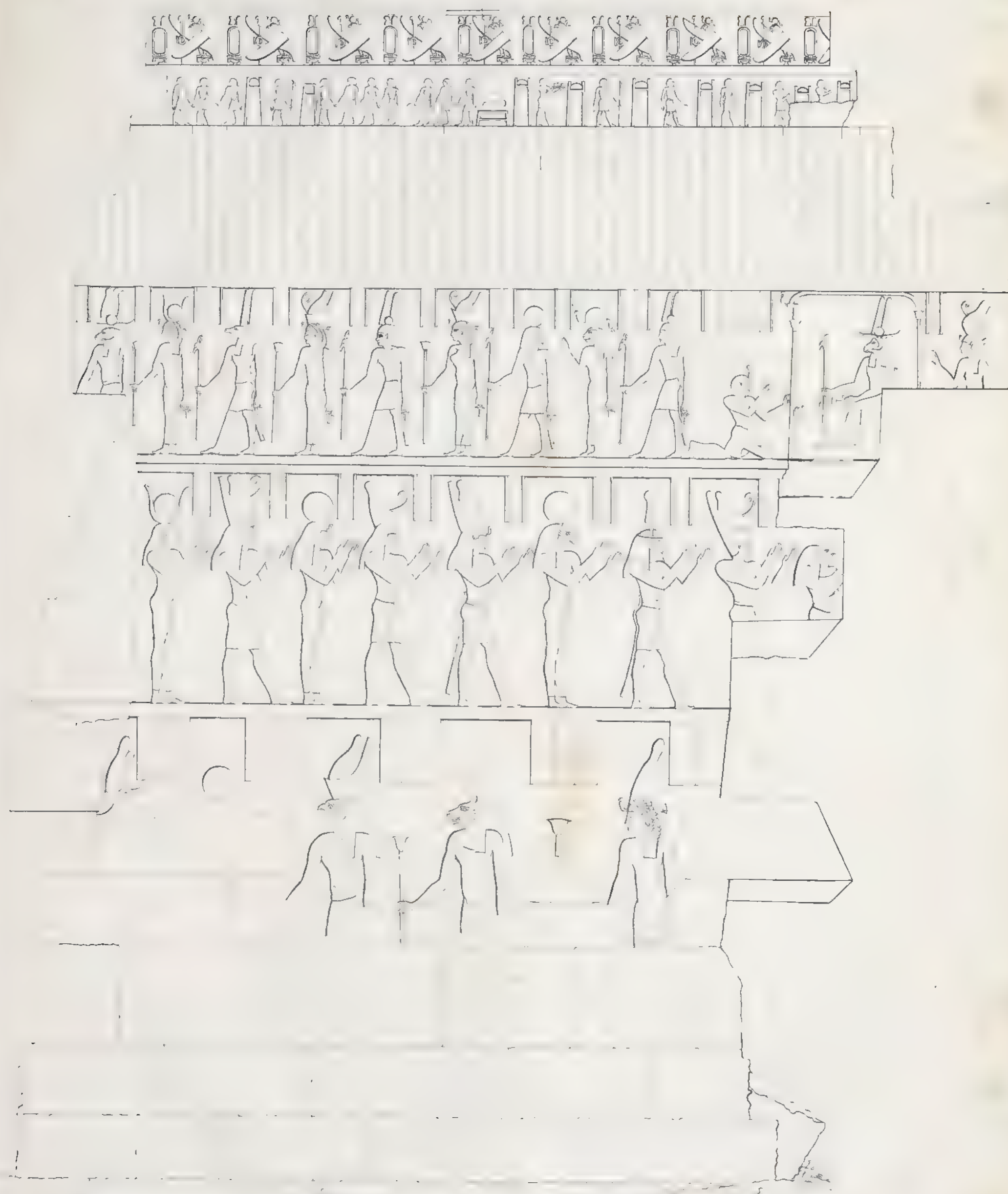
VUE DES RUINES D'UN TEMPLE À OMM BEYDAH, PRISE DU NORD-OUEST.



VUE DES RUINES D'UN TEMPLE À OMM-BEYDAH, PRISE DU NORD-OUEST.



DÉCORATION INTÉRIEURE DU TEMPLE D'OMM-BEYDAH À DROITE EN ENTRANT.



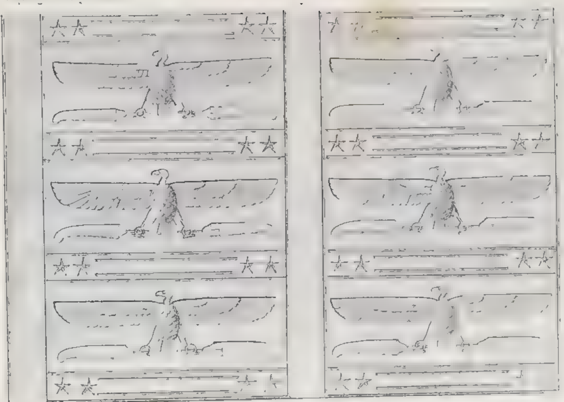


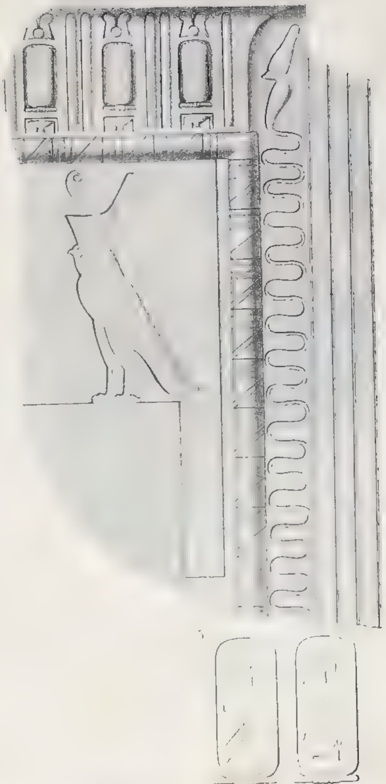
DÉCORATION EXTÉRIEURE DE LA PORTE DU TEMPLE D'OMM BEYDAH











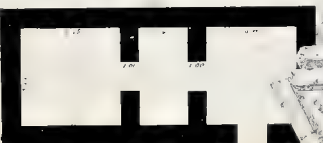


1. 2. 3. SCULPTURES DE LA PORTE ET DU PLAFOND DU TEMPLE

D'OM-EL-BEYDAH. 4. PLAN DU TEMPLE

[illegible]









FRAGMENT DU TEMPLE D'OMM-BEYDAH. 2. 3. PLAN ET COUPE DE DEYR ROUM.





VUE DE DEYR ROUM.





2



1



1. VUE D'UN ÉDIFICE ANTIQUE AUPRÈS [illegible] EL

2. VUE DE LA PLAINE DE GHYÂTAH, SUR LE CHEMIN DE [illegible]

